



Squeeze

NUMÉRO

18



DANS
LE
GENRE

12
TEXTES
COURTS

SOMMAIRE

<i>Un truc dans le genre</i> de Dani Frayssinet	2
<i>Le Blute-Fin</i> de Fabrice Marzuolo	4
<i>Autoportrait</i> de Nadine Janssens	10
<i>Squalène</i> de Stéphane Blanchet	14
<i>Maintenant c'est plus avant</i> d' Eléa Ma	25
<i>La petite mort</i> d' Henri Ansbert	27
<i>Tada</i> de Le Golvan	34
<i>Soir de bal sur Xémos</i> de Caza	36
<i>Poème de l'homme mort au printemps</i> de Jean- Pierre Védrines	39
<i>Trois minutes trente secondes</i> de Witold Bolik	47
<i>Derrière les rideaux rouges</i> de Mârrouf	50
<i>Twin Towers</i> de Louise Fonte	54



Les auteurs	66
Ours	70

UN TRUC DANS LE GENRE

Dani Frayssinet

Quelque chose qui fait que je suis assis là
à regarder les hommes être hommes
frères
amis
rivaux
chiens de meute
chevaux
bandits, clowns
enfants rois, souverains...
Et moi
me sentir en dehors de tout ça
de leurs jeux
de biceps et de cous,
hors d'accès
infraternalisable
ou un truc dans le genre.

Quelque chose qui fait que je suis assis là
à regarder les femmes être femmes
complices
partenaires de danse
flammes
étendards
ruisseaux
affolement, oiseaux
chiennes revendiquées,

louves en couvaison...
Et me sentir
moi
étranger à tout ça
à ce déploiement
de cheveux et de hanches,
invisible
incopinable
ou un truc dans le genre.

Je vous regarde passer,
madame, monsieur,
et boire en vous
me renvoie à cette soif inextinguible
que j'ai de voir en moi.
Et plus je bois en vous
et plus je me sens aveugle
sur moi-même.

Comment ne pas voir que ce qui me crève les yeux
c'est un truc dans le genre ?

LE BLUTE-FIN

Fabrice Marzuolo

Cookie, qui avait des amis en France, voulait visiter ce truc, le Bagdad Café, sur la route 66, à cause d'un film que peu d'Américains connaissent. Ce décor de cinéma, sans doute préservé sous l'impulsion de tours-opérateurs, n'attire que des touristes allemands et français. Le local ressemblait à un vide grenier, ça puait le roqaton là-dedans...et pis tout ce désert autour, il me filait le bourdon à mort. Moi, je suis un urbain, pas par idéologie, je suis né dans une ville, je n'ai rien contre la nature mais faut y être né voilà, chacun son biberon. Et je me dis que si la nature était si chouette que ça, on ne se serait pas emmerdé à construire des villes et des routes et des chemins de fer et des aéroports pour y *rabouler* dans ces villes, non ? Comme pour la marche, si c'était si bath de marcher sur des miles et des miles, on n'aurait pas inventé la roue, ni le moteur à explosion, on ne se serait pas cassé le fion à pomper du pétrole, vrai ou faux ? Et tiens, encore un truc, si c'était si merveilleux de cultiver son jardin – merde que la terre est basse ! – on n'aurait jamais bâti des supermarchés à gogo, partout... mieux, si c'était si mirobolant de planter, de cueillir, d'éplucher des légumes, d'assommer, d'occire des bœufs, d'égorger des cochons, de couper le cou des poulets, de scier, de trancher, on ne s'emmerderait pas avec ces plats cuisinés trop salés, hein ? Et pêcher le poiscaille, pas plus rédempteur d'apprendre à pêcher que d'aller direct chez le poissonnier !

— Pitié, arrête ! Tu me prends la tête !

— Ben quoi, c'est pas vrai peut-être ?

— Pas la question, tu me fatigues avec ta rengaine si c'était !

Si c'était ma tante d'Amérique ! Si c'était que je n'étais pas là surtout !

Je commençais sérieusement à me barber sur cette route 66, je ne voyais pas double mais le ruban du diable sous les pneus tournait à l'asphalte 666 ! Et pourquoi pas rouler sur la 46, celle où James Dean s'est tué ? N'empêche que si on ne s'emmerdait pas tant où on est, on n'irait pas voir ailleurs. Et si on savait avant d'arriver qu'ailleurs allait éminemment devenir ici, on resterait sur place tout le temps ! Regarde les arbres, ils nous donnent une bonne leçon, merde ! Les racines, y a que ça de vrai !

Je pensais remâcher ce monologue rien que pour ma pomme mais, sans m'en rendre compte, j'avais haussé le son à mesure et Cookie, posée à la place du mort, bouillait et rebouillait, on aurait dit la vieille cafetière qui siffle sur le feu dans les westerns, juste avant la grande bagarre...

En vérité, elle ne me supportait plus, ça faisait trop longtemps qu'on se côtoyait et après les multiples démarrages en côte plutôt poussifs, on avait atteint les plats et bientôt, je l'aurais parié, on passerait à la phase boucherie sanglante du couple. Couple, je n'aime pas ce mot plus adapté aux oiseaux dits inséparables qu'aux humains conglomérés, j'aurais dû écrire partenaires, binôme ou *les deux font la paire*, sans préciser la paire de quoi. Mais surtout je savais, que depuis quelque temps, Cookie était tombée sous le charme d'un poète ; toutes ses pensées convergeaient vers lui, c'était avec lui qu'elle aurait voulu être mais pour d'obscures raisons, elle ne s'était toujours pas tirée de chez moi pour aller tirer chez lui. Je viens de dire qu'il était poète, c'est court, ses fonctions, ses titres, ses qualités – comme on voudra – allaient bien au-delà. Piqué par une curiosité jalouse, j'avais cherché ses références sur les réseaux sociaux, le type était multitâches, multifonctions, y a des gens comme ça, ils débarquent tout nimbés de lauriers, on ne voit plus leur tombe sous les couronnes ! Ils ont tout étudié, la bibliothèque d'Alexandrie ne représente que la partie visible de la fumée de tout ce qu'ils ont inhalé ! Impressionnant ! Ils sentent le cramé à plein nez ! Cerise sur le gâteau, le super-jules de Cookie avait approché des sommités du rock and roll. À priori, lui, était parvenu à s'abriter de la célébrité mais au-dessus de sa binette, il s'érigait une sorte d'Arc de Triomphe et là-dessous, se consumait la flamme du poète inconnu ! Et je vous épargne la liste interminable de ses études, des fonctions qu'il avait occupées, une arborescence phénoménale toutefois ramassée dans l'univers du show-biz ; une forêt pas vierge, le contraire, avec des enclades dans tous les coins et recoins ; au final, une forêt d'enclades qui

cachait l'arbre mort ! Vioc qu'il était surtout, vieux beau... Il avait presque atteint l'âge du *canon qui nique* de Mike Jagger, encore une idole que soi-disant il aurait approchée de près, ce, durant le fameux festival d'Altamont – le rock des roquentins en somme !

Et encore plus fou, plus dingue, du sensationnel carrément : il semblerait qu'on pût distinguer sa silhouette dans le film *Gimme Shelter* ! La belle affaire ! C'était peut-être à cette occasion qu'il avait été amoché par les Hell's Angels... En tout cas, s'il était tombé petit dans un baril de rock stars, il avait vieilli plus vite que leur musique, et il avait beau se frictionner le caillou avec du pétrole pour rallonger ses deux tifs en oreilles d'âne, un peu à la manière de Proust qui étirait la phrase à ses temps perdus, malheureusement, les poils, eux, s'écourtaient d'une ligne à un point et une calvitie très crâne gagnait irrémédiablement du terrain.

Qu'est-ce qu'elle pouvait bien lui trouver, Cookie, à cette terrine de stars par procuration ? Et elle s'en tartinaient d'épaisses couches de ce pâté, dans le cerveau et sur tout le corps ! Je ne l'encaissais plus cette odeur sur elle, ce *sui generis* complètement rock and roll... Quelle salope quand même ! Il lui proposait quoi cet Horace, cette antiquité, avec son pied dans la tombe, un *carpe diem* improvisé sur le couvercle du cercueil ? La pêche à la carpe à Bolinas... Connasse, va ! En plein désert Mojave, à cet instant, je l'avais matée du coin de l'œil la Cookie, elle était bien rêveuse, et aussi soudainement que possible, je lui avais balancé un coup de coude et ça en prime :

— Ohé ! Encore perdue dans les émanations du papi incontinent ?

Elle avait sursauté au milieu de sa sauterie chimérique de vieilles chiques ! On aurait dit qu'elle voulait me mordre, les joues au rouge-enragé, mais vachement mollement, avec des crocs qui poussaient trop vite pour avoir le temps de se durcir :

— Ta gueule, ferme-la ! J'en ai marre, vraiment, et tu n'imagines même pas à quel point j'en ai marre de toi !

Elle avait tort, j'imaginai très bien son marre désertique primo, et secundo, une mare au milieu du sable, l'étendue d'eau rapetissait, le sable avançait, la recouvrait, l'envahissait, voilà il ne subsistait plus qu'une larme, qu'une goutte de flotte ; la mare s'était retirée dans le tube d'un thermomètre, là elle se dilatait au maximum, la température grimpait, tout explosait sous mon crâne...

— Je n'ai plus envie d'aller à Laughlin, je veux rentrer directement à Flagstaff !

J'avais saisi illico son dessein : sa famille créchait dans ce bled de chapelets de trains de marchandises interminables, cent conteneurs minimum à la suite, elle avait donc l'intention de

regagner le bercail, retour chez ses vieux, décidément, elle virait gérontophile ! Et les miles, ce serait pour ma pomme ! Elle se croyait dans l'hélico du vétéran ma parole ! J'allais le lui demander et pis je m'étais abstenu, après nous les larves de mouche ! D'autant que je me mijotais un petit plat au chaud sous mon occiput, et que des miles, j'allais devoir en avaler beaucoup plus, au moins jusqu'à San Francisco que je préférais à Los Angeles. Mais la conduite n'était pas si désagréable dans mon pick-up *Full Size*, avec sa grande échelle télescopique au cul, elle me servait pour l'entretien des éoliennes, c'était mon boulot, brasser le vent, ça m'allait comme un gant. Mais ne croyez pas que j'étais dans le vent à cause des énergies alternatives et tout le business, pas du tout, j'avais décroché cet emploi par hasard, point barre. L'écologie, ça n'a jamais été ma préoccupation. Un ramassis de dingos, d'éclopés du cigare, des fachos reverdis les écolos d'aujourd'hui, voilà ce que je pense, et j'irais jusqu'à les soupçonner d'être les larbins des industriels malfaisants, leurs suppôts chargés d'imposer des normes pondues uniquement pour nous pomper de nouvelles taxes ; la COP conférence mondiale des parties de mes couilles, 21 centimètres dans le fion, direct, quant au devenir de la planète, ils s'en tamponnent encore plus profondément ! Mais je ne vais pas scier ma branche d'épinards beurrés, par contre, je peux cracher sur la saloperie de ces fanatiques corrompus dans les autres domaines, celui de la bouffe par exemple, ils appliquent la même stratégie, ils ne s'encombrent pas de délicatesse pour nous fourrer entre les fesses leurs bestialités végétatives, carottes, courges, concombres, et tout l'étal du maraîcher avec les cageots et le maraîcher par-dessus et toute la famille en prime, hop, le tout certifié bio ! Et des insectes dans l'assiette, des nécrophages si possible, en vue de l'épuration planétaire de ces verts *néoradis* ; leur objectif, à ces pourris, des pets catalytiques pour tout le monde ! De quoi nourrir les tumeurs assainies avec la racine des pissenlits dépollués ! Salopards ! Ordures ! Et Cookie, elle en pensait quoi...Rien, avec son short qui lui rentrait dans la raie du cul, à un doigt d'être englouti, sans tenue, aucune, tordue sur le siège, les pieds nus, ongles vernis, du vert bien sûr, le tout étalé sur le tableau de bord ; elle s'adonnait à son gavage quotidien de *zizique*, la tronche glissée entre les deux écouteurs comme le vomis des hamburgers engouffré entre deux miches chimiques ! Elle se trémoussait le cassis, léger, et je voyais ses lèvres abouliques qui remuaient à peine, et ça avait été plus fort que moi, je m'étais figuré que le vieux devait avoir le même faciès quand il la suçotait – qui vivra le verrat ! Alors j'avais lorgné dans les rétros, pas fou, mais je savais que c'était désertique ici,

je connaissais parfaitement l'endroit, le champ d'éoliennes était tout proche, et j'avais donné un grand coup de frein, tant pis pour la gomme des pneus, mais la Cookie avait bien failli se manger le pare-brise, en ventouse sa belle bouche épaisse et toute rose qui s'était rapidement élargie en grande gueule d'ailleurs :

— Putain, t'es cinglé ! T'as failli me défigurer ! Je le crois pas, complètement taré ! Pauv' mec va !

Le casque lui était passé sur les seins, ça lui donnait l'allure d'une toubib montée en amazone sur son stéthoscope. Chamboulée, retournée la gérontologue ! J'avais filé un second coup de patin, moins raide cette fois, question de lui fournir un début d'explication.

— Je comprends pas, y a un problème avec la caisse... Je vais aller me garer près des éoliennes pour vérifier l'ordinateur de bord.

Cookie m'avait fixé, vaguement hallucinée ou sceptique, je ne savais pas, disons avec la mine qu'on prend quand on glisse de l'été indien pour se retrouver coincé dans l'étau indien, hé...hé... Et je m'étais enfoncé sur le chemin, cahin-caha, en créant des à-coups le plus discrètement possible, les dosant entre la pédale de frein et les anfractuosités de la sente. Je marmonnais, je matais autour de moi, intrigué, je jouais le gars absorbé, celui tout de suite accaparé à cent pour cent par le désagrément inattendu : je me concentre, fermez-la, pas d'interrogations supplémentaires, j'ai besoin de silence surtout, ok ! Mais je me bidonnais intérieurement en me disant que Cookie devait redouter le coup de la panne. Après tout, les soubresauts, ça excite, ça donne des idées, *ça réveille les morts...* Bon, je m'étais arrêté, j'avais tapoté sur l'écran, un long moment, fort taiseux, pis j'étais sorti de la voiture, sans un mot de plus, j'avais enfilé une combinaison genre sac poubelle, de celles qui, une fois emballé dedans, nous font ressembler à de la marchandise sous vide ; ainsi affublé, je tournais inlassablement autour du pick-up. Cookie avait fini par craquer, elle m'invectivait par la vitre de la portière qu'elle avait rabaissée :

— Tu fais quoi là ? Tu n'y connais que dalle oui ! Il n'est pas connecté ton engin, à quoi ça te sert cette poubelle !

Quoi, ma *Full Size*, une poubelle ! Là, c'était l'Amérique entière qu'elle insultait, un tel outrage ne pouvait rester impuni ! Et toute l'eau du Colorado n'aurait pas suffi à effacer ce blasphème !

Et la Cookie n'aurait pas eu le temps d'y tremper le bout de ses orteils : en un éclair, je l'avais chopée par les cheveux, tiré sa binette hors la portière et je lui avais planté un tournevis de trente centimètre dans la carotide ; une deuxième et une troisième charge, pour l'honneur de l'Amérique ! Pis, comme j'étais bien équipé, et que je voulais profiter de ma combinaison médicale jetable, j'avais

d'abord déshabillé Cookie entièrement et ensuite, il faut être ordonné, je l'avais découpée en quatre parts, inégales, forcément. De plus, j'étais à un pas du champ d'éoliennes et j'avais la clé de la grille d'entrée du local de maintenance, j'avais donc mis à profit cette situation pour donner libre cours à mon expression artistique et, à l'aide de filets, j'avais suspendu la tête et les jambes aux ailes d'une éolienne, et sur une autre, les bras et le tronc. Pas facile de fixer les morceaux, j'en avais bavé – ô combien, mais le résultat avait été au moins à la hauteur des dieux du vent ! Tout ce sang rouge vif qui giclait sur la blancheur virginale des pales en action – une pluie de coquelicots non loin de Calico ! Vache, longtemps je m'étais couché dans l'herbe pour admirer ce spectacle. Un beau chouette soleil sur fond de ciel sans nuage, et avec ce qu'il faut de vent, alors un parc éolien devient un cimetière vivant ! Bon, une fois achevée, l'œuvre d'art n'appartient plus à l'artiste, aussi j'avais effacé les traces qui avaient servi à son élaboration car toute création digne de ce nom s'affranchit des sillons du rabot, de la marque des maintes reprises de l'ouvrage ; elle ne doit pas exhaler l'odeur du labeur ; pas plus trahir les maladresses que l'habileté de son créateur ; l'œuvre véritable dépasse la condition humaine. Pour finir, j'avais solidement attaché des brosses sur le pare-choc arrière du pick-up dans le but de balayer les empreintes des roues sur le sentier poussiéreux... Avant, j'avais brûlé les fringues et tout objet compromettant. *Tip top*, le mec !

Quelques jours après ma prouesse j'avais été appelé en urgence par ma boîte, le patron m'attendait sur un chantier avec des policiers – un truc de *ouf* à la Charles Manson, avait abrégé le secrétaire. Tu files illico là-bas, tu ramènes tout ton matos.

Tu vas en avoir besoin je crois, qu'il avait ajouté en se raclant la gorge avant de raccrocher.

Quand j'arrive, les flics, les pompiers, les toubibs, ont déjà détaché les morceaux de Cookie des éoliennes. De nombreuses hélices sont maculées, sur deux d'entre elles, une quantité impressionnante de sang coagulé ralentit fortement la rotation des moyeux. Le nettoyage, l'entretien, la réparation de ces appareils, c'est mon job. Comme je m'apprête à grimper sur l'élévateur avec le matos et tous les produits décapants nécessaires, un des flics me tape sur l'épaule :

— Et dire qu'on appelle ça de l'énergie propre, c'est à se bidonner, pas vrai !

AUTO PORTRAIT

Nadine Janssens

Zovut Iaku secoua consciencieusement son parapluie avant de le replier et de le ranger, encore dégoulinant, dans le porte-parapluie. Il faisait un temps à ne pas mettre un chien dehors ; d'ailleurs Zovut Iaku avait eu tout le loisir de l'observer et d'en tirer des conclusions non hâtives, il n'y avait pas un chien dehors. Il n'y avait que lui, pauvre humain, et il avait bien cru qu'il y resterait à jamais.

Peut-être même y serait-il resté à jamais, si cet événement imprévu ne s'était pas produit. Enfin, avec des « si », c'est bien connu, on mettrait Paris en bouteille. Avec des « si », on mettrait le monde entier en bouteille, comme les bateaux que des maniaques construisaient patiemment, introduisant chaque élément par le goulot, sans doute avec de longues et fines pinces, Zovut Iaku ne voyait pas d'autre explication. Et tout bien réfléchi, si l'on pouvait mettre un navire en bouteille, pourquoi n'aurait-on pas pu mettre Paris, voire le monde entier, en bouteille ? Une bouteille plus grande, à l'échelle, cela va de soi. En d'autres termes, il suffisait d'y mettre le temps, les moyens et la détermination. Et si lui-même, Zovut Iaku, peintre du dimanche et marin d'eau douce, s'y était employé, rien n'interdisait de penser qu'il aurait pu s'introduire, lui tout entier – sa vie, ses circonstances –, dans une bouteille, en refermer soigneusement le bouchon et y vivre à l'abri des terribles expériences que l'existence nous réserve trop souvent. Au lieu de quoi Zovut Iaku se contentait de se peindre lui tout entier – sa vie, ses circonstances – dans des tableaux qu'il empilait dans une

armoire prévue à cet effet. L'armoire elle-même était peinte *al fresco*, et sur sa corniche un cartouche portait l'inscription sans équivoque « Autoportraits de Zovut Iaku ». Hélas, l'armoire avait beau être fermée à clé, elle ne le protégeait d'aucune tribulation.

Il arrivait, néanmoins, que le sort accorde ses faveurs, et force était de constater que l'événement imprévu susmentionné en était la preuve éclatante. Zovut Iaku n'était pas un ingrat ; il savait gré à l'interlocuteur invisible de s'être manifesté. L'interlocuteur invisible l'appelait tous les jours, bien qu'à des heures différentes. Je vous appelle pour notre entretien, annonçait-il invariablement. L'entretien visait parfois la chaudière, parfois le lave-vaisselle, d'autres encore la voiture, mais comme Zovut Iaku ne possédait ni l'une, ni l'autre, pas plus que la troisième, l'entretien dégénérait en entretien sans objet. Ou plutôt, l'entretien était son propre objet. L'interlocuteur invisible entretenait Zovut Iaku de choses diverses durant quelques minutes, puis raccrochait après avoir pris congé, toujours avec courtoisie, de « Monsieur Iaku », comme il l'appelait. Parfois, excédé, Zovut Iaku lui coupait la parole, le rabrouait ou l'insultait, mais jamais l'interlocuteur invisible ne se laissait démonter, et toujours, avant de s'entendre reclipser le téléphone aux oreilles, articulait-il « au revoir, Monsieur Iaku, encore merci de votre écoute ».

Cette fois-ci, lorsque le téléphone sonna, Zovut Iaku hésita à décrocher. C'est sans doute l'interlocuteur invisible, se dit-il, et cette perspective accentua sa mauvaise humeur. Il était à ce moment précis dans le parc en bas de chez lui. Un parc vaste et ombragé, grâce à la présence d'ormes et de platanes. Un parc très agréable, surtout par beau temps. En cas de pluie aussi, car leur frondaison assurait une protection aux promeneurs et à leurs chiens. Pourtant, il n'y avait personne. Poussée par un vent violent qui transformait chaque goutte en lame de couteau, la pluie ravageait tout sur son passage. Les parties du corps de Zovut Iaku qui n'étaient pas protégées par un vêtement – les mains, le visage – étaient entaillées ; le sang qui s'écoulait de chaque estafilade était simultanément lavé par l'eau et séché par le vent. Les plaies qui se fermaient étaient aussitôt rouvertes par la rafale suivante.

Zovut Iaku avait le sentiment d'être passé au crible. Il n'avait qu'une envie : marcher le plus rapidement possible pour rejoindre son domicile, dont quelques dizaines de mètres à peine le séparaient. Mais plus il pressait le pas, plus les blessures étaient

vives et la douleur, insupportable. C'est pour souffler un peu qu'il se décida à répondre à l'interlocuteur invisible. Bonjour, Monsieur Iaku, comment allez-vous ? demanda l'interlocuteur invisible, avec sa courtoisie habituelle. Mal, répondit l'intéressé. Auriez-vous besoin d'un entretien de votre cheminée ? Je n'ai pas de cheminée, répondit Zovut Iaku, par contre, j'aurais bien besoin d'un entretien de peau. C'était sorti comme ça, sans préméditation. D'habitude, il écourtait la conversation mais là, soudain, il avait eu besoin de se confier, probablement mû par l'indicible solitude dans laquelle il se trouvait. Que vous arrive-t-il ? s'enquit sur le champ l'interlocuteur invisible ; ne me dites pas que vous vous trouvez dehors. Comment le savez-vous ? Zovut Iaku était stupéfait. Nous sommes les spécialistes des entretiens, ne l'oubliez pas. Le ton n'était cependant pas condescendant, tout au plus se limitait-il à rappeler poliment à Zovut Iaku quelque chose qu'il était censé savoir. Entretiens en tous genres : chaudières, thermostat, moteurs, aspirateurs, robots, ordinateurs, cheminées, embauche, courants, maîtresse ou amant, fonctionnement ou faisabilité, charmants, singuliers, domestiques, avec ou sans produit, j'arrêterai ici la liste qui, vous l'avez compris, n'est pas exhaustive. Mais vous me dites nécessiter un entretien de peau. Cela ne peut vouloir dire qu'une chose : que contrairement aux canidés, d'un naturel avisé, vous vous êtes aventuré dehors. Vous êtes à présent couturé de balafres à vif, et la douleur empire à chaque pas.

Zovut Iaku en avait la mandibule battante. Que dois-je faire ? parvint-il à articuler. L'interlocuteur invisible le rassura : vous êtes en de bonnes mains, Monsieur Iaku, et nous vous remercions de la confiance que vous nous témoignez. Nous allons tout d'abord procéder à l'inventaire des ressources disponibles. Avons-nous un parapluie ? Oui, faillit bégayer Iaku. Dans les circonstances particulières qui s'acharnent sur vous en ce moment précis, il y a toutefois peu de chances qu'il constitue une protection efficace. Je ne vous le fais pas dire ! Mais nous ne serions pas les spécialistes des entretiens en tous genres si nous ne pouvions y remédier. Souhaitez-vous que nous vous aidions, monsieur Iaku ? Euh, oui, répondit Iaku ; le problème c'est que la pluie... Est horizontale, avec des gouttes tranchantes comme des couperets, compléta l'interlocuteur invisible. Voilà une excellente nouvelle. Zovut Iaku ne savait s'il parlait de la pluie coupante ou de l'accord qu'il venait de lui soutirer. Il ne vous reste plus qu'à vous accroupir par terre... À l'endroit même où je me trouve ? À l'endroit même où vous vous trouvez. Racrapotez-vous et caparaçonnez-vous

sous votre parapluie. Mais je suis beaucoup trop gros ! Monsieur Iaku, notre plus grand plaisir est de trouver la solution idoine à vos problèmes d'entretien, laissez-vous remercier et nous vous confierons la guidance que vous nous témoignez. L'interlocuteur invisible aurait manifestement eu grand besoin, lui aussi, d'un bon entretien. Mais Iaku ne dit rien. Il se racrapota et se caparaçonna sous le parapluie. À sa grande surprise, il réussit à caser l'entièreté de son grand corps sous le pépin. Maintenant, Monsieur Iaku, vous n'avez plus qu'à attendre que la pluie redevienne verticale, ce qui ne saurait tarder. *Couic ! Krchhhhhhhhhh !* Je vous souhaite une excellente confiance ... *Couic ! Crétin ! Krchhh ! ...* Et vous remercie de la fin de journée dont vous nous abreuvez, crétin fini ! *Couic ! Krchhhhhhhhhh...* Le téléphone chuinta, l'interlocuteur invisible avait été débranché.

Aubout d'un quart d'heure, la pluie redevint verticale, tout comme l'interlocuteur invisible l'avait prévu. Zovut Iaku se redressa, le parapluie au-dessus de sa tête, comme un gros champignon, et rentra chez lui. Là, il le secoua vigoureusement avant de le replier et de le ranger, encore dégoulinant, dans le porte-parapluie. Après quoi il se rendit dans la salle de bain pour vérifier l'ampleur des dégâts sur son visage et ses mains, et, le cas échéant, y remédier. Néanmoins, la cicatrisation allait bon train, et Iaku jugea inutile de gaspiller du désinfectant ou du mercurochrome. D'autres teintures le tentaient, celles de sa palette de couleurs, rangées dans l'armoire aux autoportraits.

L'envers des portes de l'armoire était tapissé d'un miroir de grande taille. Selon l'orientation des portes, Iaku pouvait jouir d'une vision à 300 degrés de sa personne. Il peignit tout l'après-midi et toute la soirée. Il alla se coucher tard, sans jeter un œil à sa production, se leva tôt et, aussitôt son café avalé, se précipita vers son chevalet pour achever le nouvel autoportrait *À la pluie horizontale*. Le soleil perçait à travers les nuages, le temps était en train de changer et les nuages roulaient à toute vitesse de gauche et de droite, comme des souris affolées par l'irruption d'un matou. Zovut Iaku se leva, s'étira et s'en fut nettoyer ses pinceaux. Une fois le matériel dûment rangé dans l'armoire *al fresco*, Iaku enfila son pardessus et sortit se promener dans le parc. Dès que le nouvel autoportrait aurait séché, il irait rejoindre ses congénères, *Foudroyé*, *À la vierge bleue* ou *Au cadavre exsangue*. Mais, d'ici là, le monde était rempli de circonstances et de vicissitudes, et il eût été sot de les faire attendre.

SQUALÈNE

Stéphane Blanchet

Annie, il faut la voir s'ébrouer dans la piscine, jouer au ballon de plage avec Monsieur le Directeur. Elle et son bikini à fleurs ringard contenant à peine sa poitrine en escalope. Elle et son slip de bain à moitié aspiré vers la faille abyssale de son entre-fesse. Son mascara à deux sous dégoulinant en masque de clown triste autour des yeux. Et Monsieur le Directeur qui rit comme un tordu. Lui qui se sert de la tranche de sa main pour faire gicler de l'eau vers le visage d'Annie comme un adolescent en pleine montée de sève.

C'est un séminaire d'entreprise à l'américaine. Les cadres sont conviés pour le weekend dans un manoir côtier avec piscine, jacuzzi et chambre individuelle. Ils discutent du nouveau plan d'investissement en shorts et en tongs, jouent au badminton, se bourrent la gueule ensemble – *corporate* à mort –, et lundi, ils seront tous plus soudés au bureau. Une occasion en or pour boire et s'amuser au frais du patron sans son épouse ni son conjoint sur le dos.

Sauf que personne ne s'amuse.

Autour du barbecue, Julien Nesnard, l'agent comptable du troisième, armé d'une grande fourchette à grillade, fixe le bassin. On le voit mastiquer sa joue par l'intérieur ; une goutte de sang pointe à la commissure de ses lèvres. Il poignarde sans relâche les chipolatas tandis que les perles de graisse répandues sur les braises se changent en dagues enflammées.

Bertrand Azoulay, le chargé des marchés publics, vêtu d'une chemise hawaïenne jaune, est attablé sur la terrasse sous le

gigantesque parasol rouge aux couleurs de l'entreprise. Il roule de la mie de pain entre ses doigts – les billes s'accumulent près de son coude en tas de boulets de canons miniatures.

Les filles chargées des ressources humaines, allongées en rang sur les transats en toile disposés le long de la piscine, abaissent leurs lunettes de soleil sur le bout de leur nez. Ces clones de modèle de magazine et leur silhouette fuselée, emballée-serrée, mignonnes à ravir dans leur petit string de bain taille trente-six, elles et leurs tétons bourgeonnant visibles sous le triangle de tissu waterproof de leur maillot dénoué dans le dos – un rêve de sexe à faire bander Bouddha –, même Jean-Pierre Pignol, le responsable technique informatique, le loser de la drague, ne leur accorde pas un regard. Il contemple la piscine comme les autres et enchaîne les whiskies assis à côté de Bertrand Azoulay qui pioche davantage de mie dans la bannette à pain.

Non, à ce moment, personne ne désire lancer un concours de T-shirt mouillé ni une tournée de tequila paf. Ils attendent la coupe de champagne qui clôturera ce weekend de séminaire. Tous les cadres de l'entreprise regardent Annie batifoler dans la piscine-haricot en compagnie de Monsieur le Directeur.

Monsieur le Directeur qui, pour l'occasion, a autorisé à ce qu'on l'appelle simplement Bernard. Lui qui, à présent, joue au sous-marin et tire Annie par les pieds.

« Oh, Bernie ! Comme vous êtes joueur ! » crie Annie.

Aucune secrétaire de direction n'avait jamais assisté à un séminaire. Non, Annie la squalène ne devrait pas contribuer à agiter l'eau de la piscine. Son grade ne l'autorise pas à profiter des grillades et des petits fours. Encore moins du champagne à volonté. Pourtant, depuis son divorce, personne n'avait vu Monsieur le Directeur plus souriant.

La vérité, c'est que la plupart des mecs ignorent où se trouve le point G. Ils confondent aussi le clitoris et l'urètre. Ils enfoncez leurs doigts au hasard, titillent de la langue des zones sans intérêt érogène et se persuadent qu'ils sont les amants de l'année. Que la nana gémit parce qu'ils sont super. Autant se fourrer un doigt dans l'œil et espérer atteindre l'orgasme de votre vie. C'est un fait, quantité de couples se séparent parce que les hommes sont nuls en anatomie féminine. Et parce que les femmes simulent pour ne pas les vexer.

Eh bien, au moment du divorce, ces mecs qui s'imaginaient des

ténors du broute-minou, des vedettes du X version père de famille, ils tombent de dix étages. Dès le premier rendez-vous chez l'avocat – juste après que leur future ex-épouse a réussi à conserver la garde des enfants – elle leur confie :

« Au fait, j'ai eu plus de plaisir avec la langue du chien qu'avec la tienne. »

C'est pire que si elle leur avouait que leurs mômes ne sont pas d'eux : ils sont nuls au pieu.

Aujourd'hui, tous les mecs de l'entreprise connaissent la combine ; il suffit d'appeler Annie au secrétariat de direction. Il suffit de demander au téléphone le procès-verbal du dernier conseil d'administration. Annie raccroche le combiné, prend la clé du local dans son tiroir de bureau et vous retrouve au sous-sol dix minutes plus tard.

« C'est un peu plus rugueux à cet endroit, tu dois le sentir », a expliqué Annie à Julien Nesnard, le comptable du troisième – ce beau mec de quarante-deux ans dont l'épouse s'est enfuie avec un professeur de Capoeira.

Lui qui se mord l'intérieur de la joue jusqu'au sang à côté du barbecue.

Ce jour-là, Annie lui explique que le point G se situe sur la face avant du vagin, à une ou deux phalanges de l'orifice.

« Plus haut, Julien. »

Elle laisse échapper un soupir de plaisir et ajoute :

« Ouiiii, là ! Appuie ! Tourne autour doucement avec deux doigts, voilà... comme ça ! »

Et Julien Nesnard, la tête entre les cuisses éléphantiques d'Annie, l'annulaire encore cerclé d'une marque blanche de bronzage là où il portait son alliance, ce cadre au physique de couverture de GQ qui a toujours cru que les femmes adoraient qu'on leur morde l'oreille comme dans les films à l'eau de rose, ce mec qui s'est entraîné toute son adolescence au cunnilingus en fourrant la langue entre ses deux doigts serrés, il frotte et frotte l'intérieur du ventre d'Annie. À le voir transpirer, la langue pincée entre les lèvres, la main occupée à fouiller l'intérieur d'Annie, vous pourriez croire qu'il répare un moteur de camion.

« Ooooh, continue, Julien, dit Annie, tu ferais bien d'enlever ta cravate et ta chemise maintenant ! Ouiiii ! Prends-moi ! Tout de suite ! »

Annie tend le bras vers le dessous d'une étagère et sort un préservatif de sa réserve – une boîte à archives en carton étiquetée : « bulletin de salaire de novembre ».

Julien Nesnard, le teint comme un coup de soleil en juillet, le

front inondé de sueur, retire sa cravate et sa chemise, puis s'affaire autour de l'emballage de la capote. C'est là que la porte du local s'entrebâille sur le visage de Bertrand Azoulay, le chargé de budget du troisième étage. Une tasse de café fumant à la main, il demande :

« T'as bientôt fini, Julien ? J'ai une réunion budgétaire dans vingt minutes ! C'est mon tour !

— Ouais, grouille-toi, Nesnard ! gueule une autre voix derrière Bertrand. J'ai une visioconférence nationale dans une demi-heure ! »

Julien Nesnard, allongé sur Annie, en équilibre sur une main, gémit :

« Cinq minutes, encore cinq... Aaaaah !

— Ça vient, ça vient, Julien, crie Annie. Oui ! T'es un dieu ! Ooooooh ! Ju...Juliennnn ! Je viiiens... Je viceeeenns ! »

Et Annie vient.

Elle jouit.

Et à ce moment précis, ces mecs se sentent plus mâles que jamais.

Son talent, la première fois, Annie a considéré que c'était un handicap supplémentaire – en sus de ses incisives de rongeur et de sa pilosité simiesque. En plus du surpoids. Parce qu'Annie est grosse. Pas grosse comme un diététicien pourrait vous dire :

« Essayez trente minutes de footing quotidien, ça ira. »

Grosse comme éléphant de mer, comme tout est foutu d'avance. Énorme comme personne ne voudra jamais vous sauter, même pas ivre mort à Las Vegas. Annie connaît la signification du mot « rejet ». Elle comprend l'expression : « génétiquement recalée ».

Dans la culture rwandaise, le talent d'Annie est considéré comme un don du ciel. Dans nos régions, pour la plupart des femmes, c'est l'équivalent d'un bec de lièvre.

La première fois qu'elle en a pris conscience, c'était à l'adolescence, dans la voiture de Cédric Allais. Ce piège à fille de province équipé de jantes alliage, d'un caisson de basse dans le coffre et de lumières bleues sous le châssis – sièges baquets en cuir et pommeau de vitesse en forme de vulve. Eh bien, de retour de discothèque, Cédric Allais se gare de nuit sur le bas-côté et enfonce son truc dans Annie sur la banquette arrière. Le boomer dans le dos d'Annie, branché sur la station « rave party du samedi soir », lui balance des coups de bélier par derrière, tandis que Cédric Allais,

le froc baissé, empestant cet aftershave au musc vendu par une marque de stylo bille, lui remonte les genoux à hauteur du visage et la tamponne par devant comme il l'a vu faire sur *YouPorn*.

Et Annie se dit que c'est cela, l'amour. C'est le premier mec qui lui ouvre les cuisses et elle confond ce coït bâclé avec la rencontre entre Hugh Grant et Renée Zellweger dans *Le journal de Bridget Jones*. Pour la première de fois de sa vie, elle jouit. Une grande vague ondule à l'intérieur de son ventre, un coup de tonnerre résonne dans les profondeurs de son cerveau. Et bing ! Voilà qu'elle découvre ce handicap supplémentaire.

Pourtant, aujourd'hui, cette femme qui n'a jamais pris l'avion, ni profité d'une séance au cinéma à cause de son cul qui reste coincé entre les accoudoirs, est devenue la coqueluche des mâles de l'entreprise. Le must en matière de sexe. Un genre de cours d'éducation sexuelle ambulante – telles ces infirmières scolaires moustachues qui dépucèlent les ados au lycée pendant la visite médicale.

Après leur divorce, les gars de la boîte avaient perdu la foi – imaginez que votre ex vous annonce qu'elle a simulé l'orgasme quinze années durant. Ils avaient beau se rabattre sur la nourriture hyper-protéinée et la musculation, s'épiler la verge pour la rendre plus imposante, acheter des bagnoles de sport de plus en plus grosses, ils se sentaient moins que des hommes à l'endroit où c'est important. Genre petites olives rabougries dans leur caleçon. Et encore moins que ça. Un homme qui perd confiance en dessous de la ceinture, autant lui demander de réussir dans la vie sans cerveau. Ou de courir le Paris-Dakar à bord d'une voiture sans moteur.

À présent, grâce à Annie, ils évaluent leurs performances comme dans cette attraction de fête foraine – quand vous balancez un coup de poing dans le ventre d'un mannequin, et qu'un compteur, gradué de « mauviette » à « Superman », vous indique votre niveau de force. Ce bibendum les hisse au niveau « Super coup du siècle ». *King of the Dick*.

Grâce à Annie, ces nouveaux rois de la baise, leurs résultats au bureau remontent en flèche. Au club de gym, ils abordent des femmes à qui ils n'auraient jamais osé parler auparavant. Ils distillent dans leur sillage un parfum de testostérone irrésistible. Ces mecs, ils murmurent aux cons des femmes et ça se voit jusque dans leur manière de porter leur froc. La raison pour laquelle Annie a commencé à s'enfermer dans le local à archives de l'entreprise à la pause café de dix heures, c'est parce qu'elle est un baromètre fiable de vos compétences sexuelles. Les capitons sur la peau de ses fesses en citrouille font comme du carton cloqué sous vos doigts,

et ses incisives un peu trop longues vous râpent la muqueuse du gland, mais avec Annie, à coup sûr, vous savez si vous êtes un étalon ou pas. C'est là le cadeau que lui a fait la génétique.

Il y a six mois, la sexologue explique à Annie que ce n'est pas très répandu. Elle lui montre un schéma en coupe d'un vagin, puis désigne une zone sous la vessie.

« Ce sont les glandes sous-cervicales, dit-elle. Chez l'homme, ces glandes sont hypertrophiées et forment la prostate. Chez la plupart des femmes, elles restent à l'état embryonnaire, mais chez vous... »

À ce moment, assise face à cette grande blonde à gros seins, avec ses lèvres épaisses, charnues comme deux quartiers d'orange, Annie se sent aussi féminine qu'un pneu de Caterpillar. Tout son génome pourri lui revient en boomerang dans la tronche. Ses fesses en brioche géante, son menton fuyant au ras de la bouche, les poils sur ses avant-bras, drus et noirs comme des pattes d'insectes. Et, en prime, on lui découvre des glandes de mecs au cul.

La sexologue tend un mouchoir à Annie et lui explique que beaucoup d'hommes apprécient. Elle dit que la plupart des mâles ont besoin de se sentir puissant sexuellement. Ce genre d'orgasme explosif les excitera beaucoup.

« Réfléchissez, Annie. Une femme qui a de beaux yeux choisit le maquillage adapté pour les souligner. De belles fesses ou de belles jambes signifient mini-jupe ou pantalon *skinny*. Vous devez faire de vos particularités vos qualités. »

Le lendemain, Jean-Pierre Pignole téléphone au secrétariat de l'entreprise : il réclame à Annie une copie du procès-verbal de la réunion des correspondants informatiques régionaux du mois dernier. C'est là que l'idée lui vient. Annie ôte sa culotte, la cache dans le tiroir de son bureau, et demande à Jean-Pierre de la rejoindre au local à archives. Au sous-sol, elle grimpe à l'échelle pour attraper la boîte correspondant au document demandé. Elle s'arrange pour monter assez haut afin que Jean-Pierre remarque qu'elle ne porte aucun sous-vêtement sous sa robe à volants. Jean-Pierre, ce gars, il mettrait sa queue dans n'importe quoi, sa réputation le précède dans la boîte. Et bien sûr, il louche sur le petit portefeuille de jambon rose coincé entre les fesses d'Annie quand elle se penche pour attraper une boîte au fond de l'étagère. Et il enfonce un doigt dedans. Ensuite, plaqué contre les étagères, il la prend sauvagement. Annie jouit si fort que Jean-Pierre a un mouvement de recul au moment où ce torrent de plaisir déferle entre ses jambes et sur ses mocassins. Il n'a jamais ressenti ça auparavant. Dans n'importe quel porno, les mecs déchargent sur

le visage de leur partenaire. Et là, c'est l'inverse. Il fait jouir cette fille si fort qu'elle lui gicle l'équivalent d'un bock de bière sur les cuisses. Vous n'imaginez pas le sentiment de puissance qu'éprouve Jean-Pierre Pignole à ce moment-là. Ce queutard de première voit le plaisir d'Annie dégouliner en écume claire et mousseuse le long de ses mollets, et il se sent comme le Casanova de la bite. Il se retire du con d'Annie et regarde son entrejambe, persuadé que sa zézette a dû doubler de volume. Annie l'observe, inquiète. Elle se souvient de la réaction de Cédric Allais après que son orgasme avait bousillé la banquette en cuir de sa voiture :

« C'est dégueulasse ! Salope, t'as niqué mes sièges ! »

Mais Jean-Pierre se cogne la poitrine à la manière d'un gorille et la retourne pour remettre le couvert.

Depuis que la rumeur sur l'incroyable talent d'Annie a fait le tour de l'entreprise, dès dix heures moins vingt, les open-spaces se vident sous le regard noir des célibataires jalouses. Au moment de la pause café, les cadres du troisième étage ont tous un document d'archive à réclamer au secrétariat pour leur prochaine présentation *Powerpoint*. Ces mecs divorcés ou mariés à des geignardes simulatrices, avant une réunion difficile, ils prétextent un coup de fil urgent pour se payer leur indispensable shoot de confiance en eux et remonter leur niveau de testostérone. À midi, il plane cette odeur de vinaigre et de caoutchouc fondu, dont tout le monde connaît la provenance, aux abords du local à archives.

L'après-midi, Annie peine à monter les escaliers. Les mecs lui lancent des clins d'œil et lui pincet les fesses à la photocopieuse. Et Annie la squalène, cette fille à qui la banque a refusé un prêt immobilier pour cause de diabète et d'obésité morbide, cette nana incapable d'enfiler ses souliers debout, le sourire sur son visage, c'est un coucher de soleil sur l'océan. Un truc si beau que ça vous transperce le cœur.

Annie n'a fait que suivre les conseils de la sexologue. Revendiquer son statut de femme fontaine. Mettre en avant son atout. Le problème ? Les filles comme Annie ne sont pas autorisées à voler la vedette aux beautés de l'entreprise. Impossible que tous les beaux mecs de la boîte se disputent la compagnie de cette grosse vache à la machine café à la pause de dix heures.

Ce sont les filles des ressources humaines qui la baptisent Annie la squalène. Une de ces pétasses montées sur talons hauts, au derrière en porte-bagages, a lu sur internet que le foie des requins

secrétait cette substance : la squalène. Cette hormone se retrouve dans la cyprine des femmes – la mouille contient ce mucus de requin.

Sauf qu'Annie crache son plaisir par l'urètre, le même canal que pour l'urine. Rien à voir avec la cyprine. C'est dire à quel point le don d'Annie est méconnu.

Le problème, c'est qu'on commence à voir des mecs remonter du sous-sol un mouchoir ensanglanté plaqué contre les narines. Des yeux au beurre noir fleurissent au-dessus des parois des open-spaces après la pause café. Annie ne peut plus contenter tout le monde et ces mecs ont besoin de ça. Ils ne veulent plus attendre leur tour. Ils se bastonnent pour avoir la préférence d'Annie. Elle a un mot gentil pour chacun, mais ça ne suffit pas. La semaine où elle a ses menstruations, c'est pire ; ils foirent toutes leurs interventions en réunion et des bagarres éclatent sur le parking.

Là-dessus, le mois dernier, on apprend que le patron... Eh bien, sa femme dit qu'il bande mou. Et Bernard, le boss, Monsieur le Directeur, le plus beau parti de l'entreprise, se coltine un divorce castrateur carabiné.

Sa participation à ce séminaire, Annie l'a bien gagnée. Avec ses armes à elle. Rien de moins que ces bimbos en jupes fendues jusqu'aux jarretelles qui vous frôlent les fesses à la photocopieuse pour une promotion. Ces intrigantes aux décolletés-terrasses qui rient aux blagues du Directeur dans les couloirs en suçant leur stylo. Même quand on démarre avec un vent de face et un mauvais tirage, on veut sa part du gâteau.

Seulement, aucune publicité n'autorise une femme comme Annie à gravir les échelons. Pour chacun, Annie est simplement la vieille fille obèse, flouée par la nature, que tout le monde visite à l'hôpital après son premier AVC – le quota handicapé de l'entreprise.

Oh, vous savez comment ça se passe. Vous recueillez un chien abandonné, la pitié vous motive, et lorsque, à force d'amour et de soins, le toutou finit par recueillir plus d'attention et de caresses que vous, vous commencez à lire les étiquettes sur les boîtes de mort au rat.

C'est Mélanie Bouron, l'une des filles des ressources humaines, qui a eu l'idée des somnifères.

À présent, au milieu de la piscine, Annie, ses cuisses capitonnées de cellulite à califourchon sur les épaules de Monsieur le directeur, s'exclame :

« Hue, Bernard ! Hue ! Plus vite ! »

À côté du barbecue, Bertrand Azoulay et sa chemise hawaïenne murmure à l'oreille de Julien Nesnard. Le responsable des grillades adresse un signe de fourchette en direction de la brochette de pouffes aux seins nus, allongées sur les transats en toile près de la piscine ; celles-ci hochent la tête à l'unisson. Elles tournent le regard simultanément, façon natation synchronisée, en direction de la table où se dresse une pyramide de coupes à champagne. Un clin d'œil appuyé à l'attention de Jean-Pierre Pignole et le premier bouchon de champagne éclate. Tous les cadres s'attroupent sous le parasol. Deux jours qu'ils attendent ce moment. Deux jours qu'ils ignorent les mains baladeuses de Monsieur le Directeur sur les cuisses d'Annie pendant le dîner. Qu'ils dorment la tête sous l'oreiller pour étouffer les cris de la squalène à travers les cloisons après minuit. Son sourire d'enfant, ses dents de lapin, ses cuisses qui s'embrassent par l'intérieur, ses robes à paillettes ringardes, les sandalettes Hello Kitty qu'elle porte avec des chaussettes...

Ça doit cesser.

Bertrand Azoulay remplit la première coupe au sommet de la pyramide et la laisse déborder vers celles du dessous, exactement comme à un mariage. Plus loin, dans la piscine, Monsieur le directeur rue vers l'arrière pour faire chuter la squalène de ses épaules.

« Oh, Bernie ! Quel bourricot, vous faites ! » dit Annie, qui refait surface coiffée d'une méduse de cheveux bruns collée à son visage.

Et son rire, le bonheur de cette grosse gourde, pour tous les cadres de l'entreprise, c'est comme autant de bonnes raisons d'agir. D'écarter tout remords. Mélanie Bouron, lunettes de soleil en équilibre au sommet de sa chevelure blonde, louche par-dessus son épaule. Elle tape sur l'avant-bras de Julien Nesnard qui extrait le papier plié de sa poche de short.

Ce n'est qu'un retour à l'ordre normal des choses, un juste rappel aux lois de la nature. Ils ne font que corriger une anomalie.

Mélanie Bouron déplie le petit papier contenant les cachets écrasés. Elle consulte du regard les autres cadres autour de la table : tous opinent du chef. Imaginez les membres d'une secte avant un rituel de sacrifice humain. Mélanie verse la poudre blanche dans la première coupe, puis touille avec son doigt pour la dissoudre dans l'or du champagne. À ce moment, la plupart des mecs réunis à ce séminaire comprennent ce que ça signifie. Tous ont reçu le jus d'Annie sur la peau. Tous comprennent que plus jamais leurs rapports sexuels n'atteindront cette intensité. Une fois de plus, on

leur arrache les testicules. Ils renoncent à leur baromètre à plaisir.

Ce qu'il y a, c'est que depuis l'annonce du divorce de Monsieur le Directeur, Annie ne répond plus à leur demande de documents d'archives à la pause de dix heures. Et lorsqu'elle descend seule au local du sous-sol, elle verrouille la porte derrière elle. Le soir, sur le parking, on distingue son profil porcin derrière les vitres teintées de l'Audi du patron, emporté vers quelques alcôves satinées. Et cette conne de saluer de la main comme Lady Di. On n'est plus assez bien pour elle ? Pour qui elle se prend, cette grosse vache ?

« Oh, arrêtez Bernard ! couine Annie, vous me chatouillez ! Oh, regardez ! Je crois, qu'on nous attend pour le champagne ! »

Annie quitte la piscine, glamour comme un cachalot échoué sur une plage, suivie de Monsieur le Directeur, dont le caleçon mouillé laisse apparaître un mandrin de bonne taille. Les mâchoires se serrent autour de la table. Encore quelques minutes. Un quart d'heure tout au plus. Juste un shoot maousse de somnifère. Assez pour terrasser un hippopotame. Puis le grand sommeil. Et lundi, la vie reprendra son cours, comme avant. Tous oublieront que, pendant un instant, cette fille qui jouit comme elle pisse, a tenté de tordre le cou à son karma. Et que ça a failli marcher.

Julien Nesnard tend la coupe du dessus à Annie et celle du dessous à Monsieur le directeur. Puis, chacun des cadres, un sourire crispé sur les lèvres, pioche la sienne dans la pyramide. Écarlate, Monsieur le Directeur lève son verre au-dessus de sa tête et dit :

« Mes chers collaborateurs, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer... Annie et moi allons nous fiancer. »

Les filles des ressources humaines recrachent le champagne dans leur verre et louchent dans leur dos comme si la raison venait de derrière.

Julien Nesnard sourit – du sang frais s'insinue entre l'interstice de ses dents.

« Je trinque à ce grand moment et à ce merveilleux séminaire qui s'achève !

— Oh, Bernie, dit Annie, vous auriez pu attendre que je sois plus présentable pour l'annoncer. Regardez-moi, je suis toute mouillée ! »

Ouais, toute mouillée.

Bertrand Azoulay et Julien Nesnard toussent et se pincent nerveusement l'entrejambe.

Dans quelques minutes, ce ne sera plus qu'un mauvais rêve. Son rire de chèvre, ses sandalettes à la con, son gros pétard laiteux, ses miches toutes molles, son insolente ascension. Annie trempe les lèvres au rebord de la coupe et Bernard, Monsieur le Directeur,

son altesse le patron, stoppe son geste. Il dit :

« Oh, vous permettez, Annie ? Laissez-moi connaître vos pensées. »

Il soulage Annie la squalène de sa coupe et boit.

Cul sec.

MAINTENANT C'EST PLUS AVANT

Eléa Ma

Moi, c'est Narbie. Je sais, vous trouvez ça étrange, improbable et finalement vous ne me croyez pas. Tout le monde réagit de la même façon. Narbie c'est mon prénom depuis que je ne me souviens plus de ce qu'il y avait avant. Quand j'ai perdu mon identité et que deux vieilles dames, Viteline et Marsupiale, m'ont emmenée au prostate à police et qu'il a fallu que je donne un prénom parce que le petit monsieur au regard de travers derrière la vitre commençait à s'impatienter et à se mettre vraiment, mais vraiment, mais vraiment en colère. Pour le nom j'ai dit « Sessual » c'est venu comme ça. Sans doute une réminiscence, a dit Vitaline qui connaît de très jolis maux que moi je connais pas et qui finalement, à bien y regarder n'est peut-être pas une vieille dame. Ah oui, faut que je vous dise aussi, il paraît que j'invente des mots ou que je les confis. Confine. Confonds. Oui je les confonds c'est ça. Pardon. C'était vraiment une très belle journée qui commençait. Il me semblait que quelque chose était mort et c'était de très bon augure.

À peine sorties du prostate à police, nous rencontrâmes trois chiens de tailles et de couleurs différentes, ce qui donnait un assortiment du plus bel effet. Un peu plus loin dans les vapeurs d'essence, tout près du trou à déchets radioactifs, un enfant sage à six pieds jouait avec des couteaux. Son pierre, assis sur un banc juste à côté le contemplait avec amour, le cœur grand ouvert. L'air était rose pâle et de fines gouttelettes gris argenté glissaient dans un suave murmure sur les tuiles des arbres.

Nous décidâmes d'aller faire un verre entre filles chez *Dodo le roi de la mousse*. C'est le nom de la caverne du coin de la rue.

Enfin, je dis entre filles mais à bien y regarder, Vitaline ressemble de plus en plus à un homme. Tant mieux, comme ça, ça change. J'aime bien quand ça change. Depuis que j'ai perdu mon identité et que je ne me rappelle pas d'avancer. D'évincer. D'avant. Enfin, depuis ça, les choses sont très changeantes. Ceux qui se rappellent un peu d'avion, d'avant, disent que c'est plus pareil, que c'était mieux avant. Mais comme moi, je connais pas d'avant, je peux pas dire. Je connais pas l'après non plus, d'ailleurs. Alors je trouve que tout est très beau maintenant. Surtout les variations et les changements, ça me plaît. Nous arrivâmes chez *Dodo le roi de la mousse* et c'était rempli de monde de tout poil. Il n'y avait presque plus de poisse. Bienheureusement, Marsupiale a *ses entrées* comme elle dit, alors on est rentrées. La vibration était très subtile et une petite musique s'élevant du fond de la caverne nous enveloppa avec douceur et fermeté. La foule ondulait au rythme lancinant de la mélopée, emplie d'éclats froids et de tintements dorés sur fond de notes graves et chaleureuses quoique un peu angoissantes. Je me laissais emporter par l'ouate sonore aux milles variations, cheminant des éclats à la toile de fond elle-même complexe et changeante comme un paysage de coucher de lune sur la rivière, reflétant par son mouvement d'infinies nuances argentées. L'onde se transforma subitement et les joueurs de vent, les effleuristes et les tintinabuliers engagèrent une nouvelle partie. Les copines et moi (quoique Vitaline, définitivement pour le moment avait changé) nous nous digitales, dirigeâmes vers la bête. Nous avions soif. Nous brumes, bûmes six douces sans âge sur le poil de la bête, ce qui nous en repris, remis un coup, remous un qui ? Bon je sais plus !

Après avoir phallué, salué, allumé tout le monde nous nous remîmes en route dans la nuit obscure, odorante et surprise mais accueillante et prometteuse pour trois gouttes de jour.

LA PETITE MORT

Henri Ansbert

À soixante-et-un ans, Joe tenait encore la forme. Sans être un athlète-né, il avait de beaux restes et continuait occasionnellement à séduire des femmes, souvent des collègues, divorcées, dans la quarantaine ou cinquantaine avec leur avenir dans le dos tout comme lui. Mais la boîte pour laquelle il bossait rencontra des problèmes, chute brutale des commandes, mauvais management, liquidation judiciaire et point final. À son âge, retrouver du boulot tenait de la gageure. La prime de licenciement était correcte et les allocations chômage pouvaient lui permettre d'atteindre l'âge de la retraite sans trop avoir à se préoccuper de « retourner sur le chemin de l'emploi », selon la formule d'un connard entendue à la télé. Mais, rapidement, il lui fallut quand même faire quelques choix et réduire ses velléités en matière de consommation ou plutôt de dépenses. Comme disait Joe à certains de ses rares amis : « je commence à me reposer, de ma carrière, mais aussi de la frénésie consommatoire, ça me fait du bien ».

S'il gardait les apparences sauvées, la réalité était un peu plus difficile à vivre. Il avait réduit ses achats, mangeait moins – mais buvait plus – avait baissé le chauffage de deux degrés, lavait moins souvent ses vêtements, ne repassait plus ses chaussettes, ses slips ou ses tee-shirts, se faisait un café dans sa cuisine au lieu de descendre au coin de la rue. Tous ces petits sacrifices de la vie quotidienne étaient le prix de sa survie économique. En ce qui concernait sa vie sexuelle – plutôt que sentimentale – l'inactivité professionnelle lui pesait. Plus de collègues à aller baratiner dans la journée et

plus de potentialités dans la soirée, *nada*. La désertification était en marche. Il ne se sentait pas aller faire du gringue à ses voisines, à aller draguer dans les bars ou les boîtes. Encore moins à passer des petites annonces ou s'inscrire à un club de rencontres. « Putain de merde, je suis trop vieux pour ces conneries », il se disait.

Ce fut un soir d'été, deux mois après son licenciement, qu'il découvrit le cul live sur internet. Jamais il n'avait prêté attention à ce genre de sites. Ce fut comme une révélation. Il compensait sa frustration en se masturbant plusieurs fois par jour. C'était facile, à portée de clics, mais il commença à se lasser après quelques semaines. Ça tenait de la monotonie. Des nichons, des chattes, des trous de balle à la pelle, finalement tous interchangeables. Comme les gestes, les positions, les mimiques, les gémissements. Et les filles, oh Dieu du ciel ! Toutes les mêmes, quelles que soient leur origine, leur couleur, leur coupe de cheveux. Le même regard, la même absence de sourire ou sinon forcé, avides de son pognon, des presque robots, des machines à baiser. Il avait essayé les versions gratuites de ces sites proposant tous ces culs et ces chattes en vidéo live. C'était répétitif et frustrant. Il se paya néanmoins quelques séances privées en mettant sa webcam en route pour se faire un drôle de cinéma en duo avec une de ces filles.

Puis, un jour, par curiosité et pour changer, il testa les trans. Ce fut une sorte de révélation. Il y en avait de beaux, ou de belles, il ne savait pas vraiment comment dire. Cette ambiguïté l'excitait mais il y avait quelque chose en lui qui le retenait chez certain.e.s. Pour ces types prêts à se faire greffer des implants mammaires, à s'enfourner quotidiennement leurs traitements hormonaux, ce n'était pas très naturel, ça manquait de spontanéité. L'aspect, disons graphique, était léché, certes, mais toute cette chimie et cette chirurgie le refroidissaient lorsqu'il y pensait. Dès qu'il voyait une cicatrice ratée sur des nichons apparemment plus vrais que nature, il débandait. C'était plus fort que lui. C'était rapidement devenu une fixation et ça ne l'aidait pas. Il essayait de repérer parmi toute cette faune les travs, les types déguisés en filles avec des poitrines plus plates que l'encéphalogramme d'un décédé. Il y en avait peu mais il les trouvait plus sexy, plus naturels, spontanés même, avec leur gaucherie savamment calculée, leurs manières de fausses petites filles apeurées et leur savoir-faire de vraies salopes. Certains étaient vraiment doués en maquillage. Il se paya même des séances privées avec sa webcam allumée. Il y prit goût. Ses érections plus longues – il essayait de faire durer le plaisir – lui

coûtaient du fric. Il lui fallut bientôt faire d'autres sacrifices pour tenir sans épuiser sa prime de licenciement et se mettre en danger. Il ne sortait plus, n'invitait plus ses quelques amis, avait réduit toutes ses consommations, ne buvait plus. Pour compenser, il se branlait comme un fauve tourne en rond dans sa cage. Sa vie « sociale » se résuma vite à ces têtes à têtes – ou plutôt têtes à queues – au gré de ses rencontres payantes en visioconférence d'un certain type.

C'est avec les traits tirés et les yeux cernés devant un café à la fin d'une matinée ensoleillée que Joe eut *l'idée* en feuilletant un journal gratuit de petites annonces déposé la veille dans sa boîte. Il ne cherchait rien de spécial, ne voulait surtout rien acheter. C'était plus un geste machinal pour s'occuper l'esprit qu'autre chose. Peut-être une sorte de réflexe pour ne pas perdre de vue une réalité plus terre à terre que celle de ses nouvelles chimères. Les pubs illustrées attiraient l'œil mais son regard restait superficiel et distrait. À cause de ses problèmes de fric, il était rare que quelque chose l'interpelle. Mais ce matin-là, une publicité couleur pleine page pour un magasin de farces et attrapes l'accrocha. Outre les feux d'artifice, les pétards, les masques et les cotillons, il y avait des photos de jeunes mecs et filles qui présentaient des déguisements plus ou moins sexuellement explicites, des panoplies pour grandes personnes. Pour les mecs, on trouvait quasiment de quoi remonter les Village People, l'Amérindien en moins mais un rabbin orthodoxe en plus, avec chapeau à papillotes intégrées, fausse barbe et manteau noir. C'était amusant et il passa aux filles. Les tenues étaient plus « traditionnelles », il y avait une infirmière avec son stéthoscope, une soubrette avec les fesses pratiquement à l'air, une secrétaire avec des fausses lunettes et une perruque coiffée en chignon et une sorte de poupée Barbie indéfinissable. Il lui vint l'idée de s'imaginer attifé avec ces tenues féminines aussi baroques que cheap. Il se mit à bander et s'en aperçut. Un sourire s'afficha sur son visage fatigué. Il alla se prendre une douche froide pour faire retomber son érection – il voulait garder des forces pour plus tard, devant sa caméra – et se raser. Il reprit un autre café, s'habilla et sortit. Il se souvint de deux ou trois magasins en centre ville qui vendaient des farces et attrapes. Il espérait bien qu'ils auraient ces panoplies pour adultes. Il espérait même qu'il y aurait du choix et qu'il resterait des grandes tailles. Il élaborait sa stratégie en marchant, il achèterait deux déguisements, un pour homme, un pour femme. Il ne voulait pas se faire remarquer et espérait noyer le poisson.

C'est dans le deuxième magasin qu'il trouva ce qu'il cherchait. Il mit rapidement une panoplie de pilote de ligne en promo et à sa taille dans son panier pour donner le change. Il hésita longtemps devant les articles pour femmes entre une sorte de Betty Boop, une infirmière ou une hôtesse de l'air, ce qui aurait été logique. Il opta finalement pour une soubrette XXL. Il dénicha une fausse poitrine en mousse dans un autre rayon mais la reposa. C'était trop voyant. À la caisse, il se sentit forcé d'expliquer au caissier que lui et sa femme allaient à un bal costumé.

— Ouais, je vois, fit le vendeur l'air las. Une fête d'un genre particulier...

Joe paya ses deux articles en essayant de ne pas penser au trait d'ironie du vendeur et se retrouva dans la rue. Il regretta de ne pas avoir acheté la paire de faux nichons mais il était excité à l'idée de revêtir la panoplie de soubrette. Il accéléra le pas pour rentrer chez lui. Il fut déçu au déballage. Il y avait la robe – tellement courte et décolletée qu'on ne pouvait décemment pas la qualifier de robe – le tablier, une paire de bas noirs et une autre de gants blancs. Il n'y avait pas de sous-vêtements, pas de petite culotte ni de soutien-gorge. Il n'avait pas pensé aux dessous. Il décida qu'il irait dans un hypermarché plus tard et voulut essayer la tenue. La taille était correcte et le tissu de mauvaise qualité mais légèrement extensible. Ça lui allait plutôt bien. Quand il se vit de pied en cap dans le miroir, il ne put s'empêcher de bander et se branla jusqu'à en éclabousser la glace sans même allumer sa webcam, un vrai plaisir solitaire.

Il résolut rapidement le problème des sous-vêtements, acheta une perruque et du maquillage. Il gonfla le volume des bonnets du soutif avec deux paires de chaussettes en fil d'Écosse. Joe dut essayer à maintes reprises pour obtenir un maquillage discret de salope authentique. Il testa son nouveau personnage avec sa caméra allumée et eut la surprise de monter à plus de deux cents spectateurs simultanés en une heure. Lorsqu'il éjacula, il avait cent cinquante-sept *viewers*. Il en ressentit d'autant plus de plaisir lorsqu'il lâcha sa purée. C'était prometteur. Il passa « pro » dans la foulée en faisant les démarches auprès du site. Quelques jours plus tard, il pourrait commencer à recevoir des subsides, les pourboires des *viewers*. Ça résoudrait bien des problèmes. Non seulement, il ne paierait plus pour le sexe online, mais il serait défrayé pour se montrer, en fonction du taux de satisfaction de ses spectateurs. Il peaufina son personnage de trans ou plutôt de travelo en attendant. Il testait des trucs devant sa webcam. Une vieille soubrette un peu

masculine, à la fois réservée et salope. Il se rase soigneusement tout le corps. Avec le maquillage et en jouant sur les éclairages et l'angle de la caméra, il parvenait à créer l'illusion. Il n'allait pas jusqu'à passer pour une femme, mais il faisait un honnête travelo. Il savait qu'il y avait, qu'il y aurait des amateurs.

Dès qu'il put diffuser dans la section payante du site, il se fit assez rapidement une petite cohorte de fidèles qui lui laissaient régulièrement des pourboires ou demandaient des séances privées. Il estimait à deux petites centaines le nombre de ses fidèles dans le monde. Il y en avait sur tous les continents. Il pensa bien un jour que ces types étaient des malades, mais pas plus que lui. Jamais il n'avait imaginé pouvoir créer du désir chez des mecs mais ça marchait. Alors Joe essaya d'en profiter, de faire tomber le pognon tout en prenant son pied. La section « pro » recelait des pièges. Il mit rapidement des barrières. Il était OK pour se carrer un ou deux doigts dans le cul mais pas plus, pas de trucs avec urine, merde ou vomi et de se donner un emploi du temps, une sorte de discipline, travailler à certaines heures, se fixer deux jours minimum de repos dans la semaine. Ce qui devait arriver arriva. Il ne tint pas ses bonnes résolutions très longtemps. L'appât du gain, de l'argent somme toute facilement gagné – une fois passé le fait de devoir se lancer dans le grand bain – eut raison de tout ça. Il finit par ne plus s'occuper du jour ou de la nuit, travaillant aux meilleures heures en fonction de l'affluence de chaque continent ou fuseau horaire. Il renouvela sa garde-robe, s'acheta des accessoires, des godes, des *plugs*, des cages à pénis, le tout sur le web. Ses *followers* devinrent rapidement un millier puis deux mille, trois mille.

Entre temps, le site avait fait son premier virement. En quinze jours, Joe avait gagné l'équivalent de son ancien salaire mensuel, et net d'impôts. Deux semaines plus tard, on lui fit un autre virement, égal à deux fois ses anciens émoluments pour seulement onze jours de travail. Le jackpot. Il se mit à voir la vie sous un autre angle mais se posait tout de même des questions. Il ne pourrait faire ça indéfiniment. Il n'était plus très jeune et il se disait qu'il s'en lasserait sûrement un jour. Il devait prendre soin de sa pauvre queue, fatiguée de se faire tirer la couenne et de ses pauvres glandes aussi essorées qu'un portefeuille de chômeur en fin de mois. Il passa à trois jours de repos par semaine, ou plus exactement un jour sur deux. Il continua à se faire du pognon et tirait de ses branlettes ambiguës le double de son salaire pour la même période de temps de travail. Car il s'agissait bien d'un

travail. C'est ce que Joe finit par ressentir. Au bout de quelques mois, il eut donc logiquement besoin de congés plus longs, de vraies vacances. D'ailleurs, avec sa nouvelle aisance financière, il planifia une pause de deux semaines agrémentée d'un voyage dans les Caraïbes. Pour partir l'esprit tranquille et le compte en banque plein, il planifia une journée spéciale avant son départ pour les plages turquoise, un marathon de douze heures non stop devant sa caméra – moins quelques pauses pour manger, pisser ou fumer une clope tranquillement – avec quelques nouveaux accessoires dont un *plug* qui vibrait en fonction des pourboires laissés par les *viewers*. Il étrenna son nouveau matos à zéro heure une.

Une demi-heure plus tard, le pognon commençait à tomber. D'abord espacées et modestes, les gratifications des spectateurs faisaient vibrer le *plug* de plus en plus fréquemment, à en donner le tournis à son bassin. Un donateur des plus généreux lui proposa une séance en privé. Sa première éjaculation survint en exclusivité. Il repassa ensuite dans l'espace public en essayant de faire durer, il fallait tenir encore onze heures. Joe – ou plutôt *Sweet Josephine Mature TS* – engrangea au bout de 300 minutes la somme respectable de \$ 4.823. De quoi être à l'abri pendant ses vacances. Jamais il n'aurait imaginé cela. L'argent tombant sur son compte lui fit entrevoir une future stratégie commerciale et une nouvelle approche du business. Mais il fallait d'abord tenir et satisfaire tous ces pervers lors de son premier marathon avant de tirer des plans sur la comète. Après cinq heures de triturations et de manipulations diverses, sa bite lui cuisait. Ses couilles étaient dures comme les cailloux d'un torrent de montagne. Son trou de balle n'était pas en meilleur état et sa prostate montrait des signes d'épuisement. Un rapide calcul lui fit entrevoir la barrière symbolique des \$ 10.000. Il fit une pause, s'oignit de baumes réparateurs, mangea un morceau, but un grand verre de vitamines et goba trois gélules de ginseng. Il termina avec un café bien serré avant de remettre *Sweet Josephine* sur le cyber-trottoir à 22h45.

C'est lors d'une séance privée pendant la douzième heure et alors qu'il était au bord de l'orgasme que le problème jaillit, pratiquement en même temps que sa purée. À soixante-et-un balais, le cœur de Joe ne parvint pas à encaisser la charge – et les décharges – de travail causée par son marathon infernal. Le client qui assista à l'orgasme terminal et aux convulsions qui suivirent eut la satisfaction de celui qui avait payé pour. Il ne s'aperçut de rien, n'étant pas resté longtemps après son éjaculation légèrement en

différé après celle de Joe, sûrement pour aller se laver les paluches ou changer de slip.

Le compteur de pourboires clignota pour signifier à Joe qu'il avait atteint l'objectif qu'il s'était fixé et se bloqua à \$ 10.107. Joe, malgré tous ses efforts, ne toucha jamais le pognon et ne vit jamais les Caraïbes. Ce fut un voisin qui, quelques semaines plus tard, intrigué par une odeur persistante et étrange dans le couloir, prévint la police. Le corps de Joe fut découvert alors que la putréfaction avait largement commencé à faire son œuvre. Sur le web, *Sweet Josephine* fut oubliée aussi vite par les branleurs qu'elle était arrivée sur le devant de la scène.

Pour la fête des mères, papa s'est encore travesti. Nous déjeunions tranquillement sur la terrasse, un poulet frites, et, juste avant le dessert, papa s'est éclipsé, prétextant une pause aux toilettes. Rosie, ma petite sœur, m'a alors adressé un sourire fatigué... Nous avons du moins empilé les assiettes et rassemblé les couverts en attendant la suite, qui n'a pas manqué. « Tada ! » : papa, revu de haut en bas. « Bougez pas, mes amours, c'est moi qui débarrasse ! C'est la fête tout de même ! » Cette fois-ci, c'était la petite robe de soirée noire, la préférée de maman, portée sur un des derniers collants encore intacts – en raison de ses gros mollets d'ancien pilier de rugby –, du gris pigeon donc, plus les chaussures de suède pourpre à talon brun – celles qui lui vont le mieux à force de s'y faire –, les gros clips en toc que Rosie n'ose plus toucher, même pour jouer, la chaîne en or 18K avec « leur » pendentif d'amour à eux : le petit diamant Chopard perdu et bringuebalant dans son 8 d'éternité, un symbole fort ! Enfin, les deux traits de rouge obligatoires, mais rapides, pour le bisou...

Voilà donc papa, une nouvelle fois. Sans la moindre honte. « Allez, les poussins, on prend la photo... » Il tire son téléphone de son slip, gardé faute de temps – ce n'est pas encore Houdini, papa –, et nous nous collons de part et d'autre de lui pour le selfie. « Ouistiti ! ». À présent, il me regarde avec gravité ; c'est à moi, l'aîné. Je monte fissa dans le bureau récupérer la photo et l'imprime en pleine page A4, avant de redescendre. Ils m'attendent, les sourires ont changé, c'est plus solennel. Papa est ému : « Allez, on lui souhaite sa fête ? ». Ça ne lui prend que quelques secondes

pour déchirer notre portrait à trois en minuscules morceaux. Avec le temps, papa a gagné cette technique redoutable. Parfois je me dis que, si quelqu'un le voyait faire, et nous avec, il y aurait de quoi rougir, franchement. C'est terminé ; la photo n'est plus qu'une poignée de confettis dont il nous confie chacun un petit tas, religieusement. Puis, nous avançons de quelques pas sur le gazon frais tondu. Boudiné dans sa robe noire, papa lève la tête et respire le vent qui a forcé à point. Une, deux, trois, nos doigts s'écartent et nous lui confions ce qui reste de nous, comme des cendres. Bonne fête, maman.

SOIR DE BAL SUR XÉMOS

Caza

À Audrey Dussutour

Le jeune Flutz est un *physarum polycephalum*, espèce dite parfois *champignon gluant*, *moisissure visqueuse*, *vomi de chien* – ou plus simplement *blob*.

Ce soir il sort en ville à la recherche d'un accouplement.

Je dois préciser tout de suite que les *blobs*, l'espèce endémique de Xémos, planète campagnarde de la constellation du Chien de Faïence, sont nantis de 720 sexes. Pas 720 sexes *chacun*, non : chacun a un sexe à lui, mais chacun est susceptible de contacter pour accouplement quelque 719 sexes opposés et compatibles.

Partant, le langage *blob* comporte aussi 720 genres ou modes. Le masculin, le féminin, mais aussi, par exemple le *pédiquin*, le *pelliculin*, le *madelin*, l'*aquifère*, le *libidinin*, le *tarentiaire*, le *pleutre*, le *globuleux*, le *grognasse*, l'*omnibus*, le *corridorien*, le *pinailleur*, le *chétiffe*, le *gougnafier*, le *véritariat*, le *bunga-bunga*, le *clitocybe*, le *jaculin*, le *gromelin*, l'*indisclosé*, le *chafouin*, le *débilin*, le *théoriste*, etc., etc.

Si bien que quand le jeune Flutz sort en boîte, il ne manque pas de choix, certes, mais la communication verbale pré-coïtale lui pose quelques problèmes. Difficile de repérer au premier coup d'œil le sexe d'un éventuel partenaire sur le *dance floor*. Et donc de savoir sur quel mode l'entreprendre. Vous remarquerez, et vous m'en excuserez, j'espère, que je mets au masculin Flutz comme ses congénères, parce que sinon je ne m'en sortirai jamais. Essayez donc de faire des propositions salaces en mode *indisclosé*... Disons qu'il a autant de mal que moi à se rappeler les déclinaisons, conjuguaisons, accords du participe dans les 720

modes... D'autant qu'il n'a ni cerveau ni neurones installés dans les intestins, puisqu'il n'a pas d'intestins.

À ce stade, un petit exposé physiologique s'impose. Le *physarum polycephalum*, ou *blob*, n'est ni un végétal, ni un animal ni un champignon, bien qu'il vive en sous-bois. Il ressemble à une éponge ou à une amibe géante, sans forme précise, plat, jaune, d'une taille pouvant dépasser plusieurs mètres carrés. Il se nourrit par ingestion de flocons d'avoine bio que sa maman lui prépare amoureusement. C'est un monocellulaire – une cellule unique mais pourvue de centaines ou de milliers de noyaux et d'un réseau de veines protoplasmiques dit plasmode.

Et il bouge. Il se déplace en rampant à la vitesse maximale de 4 cm à l'heure. Ça semble peu, mais comme sa planète Xémos a un rythme circadien équivalent à 37,8 années terrestres et une année solaire de 3 millions des nôtres (approximativement), tout est relatif. Ainsi, quand il se précipite sur un éventuel partenaire sexuel pour se lancer dans une danse au rythme quaternaire, il faut à l'observateur un œil exercé et une infinie patience pour en saisir l'aspect lascif. Notons que certains pornographes sans scrupules filment les ébats copulatoires des *blobs* et diffusent leurs exploits sur le *darknet*, dans un site pirate de Nature & Science, en accéléré 200 fois – c'est bien le moins pour déclencher l'excitation sexuelle du voyeur terrien.

Donc, accélérons. Ce soir, Flutz entre en contact avec un partenaire attirant nommé Glotz (nom épïcène ne donnant aucune indication sur son sexe) et entame une procédure de fusion, laquelle passe par ses sortes de veines qui pénètrent la membrane cellulaire du vis-à-vis. Échange de fluides ? Peut-être, bientôt, mais d'abord échange de politesses sous la forme de signes de reconnaissance émis dans le langage multigenré des *physarum polycephalum* de la planète Xémos. Je rappelle qu'il est difficile de repérer au premier coup d'œil (c'est une image : le *blob* n'a pas d'yeux, même pédonculés) de repérer, dis-je, le sexe d'un partenaire éventuel dans la foule qui se tortille à 4 cm/h sur la piste de danse au son d'une « musique » qui évoque une stridulation de grillon ralentie 200 fois. Et donc difficile de savoir sur quel mode l'entreprendre.

Et drame : Klutz se trompe lourdement. Il emploie le genre *formulin* au lieu du *gromulin*. Glotz lui retourne une baffe (ce qui prend deux bonnes heures). C'est que, malchance, sur 719 possibilités, Flutz est tombé sur quelqu'un du même sexe que lui ! Il passe pour un « gros pédé », comme on dit chez les *blobs* sur le mode *injuriousin*. La honte. Avec ça, il se révèle que le Glotz en question a un copain (je lui donne aussi un nom épïcène, histoire

de ne pas me mouiller : Blitz) qui ressemble à un *blob* comme tous les autres ou presque, mais plutôt à un *blob* américain : plus orangé que jaune, plus puant, plus agressif que la moyenne (il émet de longs pseudopodes), et détestant les flocons d'avoine bio, leur préférant les cornflakes de culture chimique. (Je sais bien que ça se passe sur une autre planète, mais où que ce soit dans l'univers, s'il se passe quelque chose de moche, accusez toujours les Américains, vous avez neuf chances sur dix d'être dans le vrai.) Bref, Blitz, le *blob* « américain » flanque une raclée à Flutz. En moins de six heures terrestres, il lui casse le nez d'un direct du droit et deux dents d'un crochet du gauche. (Vous l'aurez compris, pour faire image, comme ni l'un ni l'autre n'ont de forme définie, ni poings ni nez ni dents, je parle par équivalents terrestres.)

Douze heures plus tard, Flutz, fort marri, est rentré chez lui la queue entre les jambes (c'est encore une image), à 13,5 cm du lieu de la bagarre de bal du samedi soir. Sa maman lui sert un bon bol de porridge d'avoine, noix et coco, parfum chocolat, et il se plonge dans son *Bescherelle xémoïen* pour réviser à fond les 720 modes ou genres grammaticaux.

D'ici deux ou trois années terrestres, il sera à même de ressortir à la conquête d'un partenaire sexuel en vue d'accouplement.

POÈME DE L'HOMME MORT AU PRINTEMPS

Jean-Pierre Védrières

Tu dis : ça bouge. Ça regarde l'infini. C'est comme un secret. C'est comme l'espoir. C'est une main. Un œil. Un ventre. C'est l'étoile du matin.

Derrière, il y a un mur gris. a bouge. Tu dis : « C'est un enfant. »

Tu élèves à peine la voix comme si l'ombre venait de toi. Tu as des yeux de brume. Ton âme enfourche la lumière. Tu le prends dans tes bras.

C'est un enfant en train de mourir. Cœur contre cœur, tu pries pour que l'horizon s'abaisse doucement jusqu'à lui. Tu ne peux rien faire d'autre.

Et la voix, vibre. Tu dis : ça commence comme le fleuve, ça finit en lumière. Dans l'herbe, les pieds nus. La photo du soleil. Les petits pas. Le cri. Le froid te monte à la tête.

L'enfant est mort. Le ciel est un violon noir.

Karol saute du camion. Il a les mains fermées. Il gronde de colère. *Il veut travailler.* Le SS le repousse. Une fois, deux fois, il revient à la charge. Combattant jusqu'au bord de la mort. Quand il s'échappe une troisième fois et revient devant l'officier, il a le visage en sang. Si loin, si proche. Le sang qui coule sur sa joue l'apaise.

La respiration, lourde. Les mains aux ailes d'oiseau. Tu demandes : est-ce le vent qu'on entend ? L'orage ? Les tuiles rouges du toit. La porte claque. Tu humes l'odeur. Tu t'approches

du baraquement, tu lèves la tête. Le ciel est bleu. Respire, respire. Ton corps en vie bourdonne d'espoir.

Les vieux avec leur canne, les vieilles le fichu sur la tête. Ils sont rassemblés devant le wagon de marchandises. Quand tu passes devant eux, tu penses aux poux qui grouillent même sur les morts. Tu tends la main. Tu espères que quelque chose se passe, que Dieu intervienne. Le temps même paraît mourir. Rien ne vient. Un vieillard porte la main à ses lèvres et tousse. Il aura pris froid. Il vient d'un monde qui va périr. Bientôt les camions viendront, qui les conduiront à la chambre à gaz.

Tes yeux. Est-il possible d'être plus mort qu'un cep en hiver ? Tu ne dis pas à quelle nuit tu appartiens.

Là-bas. Loin vers l'horizon. L'attente t'arrête. Dans l'obscurité, un instant, les étoiles. Scintillent.

Sous les arbres, les enfants viennent boire à la fontaine. Ils se rafraîchissent. Certains grignotent un croûton de pain trouvé au fond d'une poche. Les mères sont calmes et tranquilles. Une seconde où la vie caresse leurs visages creusés de fatigue. Tout serait pour le mieux, si le vent ne transportait pas jusqu'à eux cette âcre odeur qui noue la gorge.

Tu ne savais pas ce qu'il faisait car ils amenaient les enfants dans une autre pièce. Ils injectaient le liquide dans les yeux. Nul ne pouvait intervenir. Les petites victimes avaient les paupières qui enflaient, les yeux cuisaient et les larmes s'échappaient en abondance. Après deux jours de souffrance passés au bloc où tu appliquas des compresses de lait sur les pauvres yeux, tu reconduis les enfants à l'infirmerie. Tu repartis sans eux. Tu ne les revis jamais.

Tu n'es rien. Lutte pour une place sur la terre. Tu n'es rien, que la couleur du courage. s'absente, ça se déchire. Tu dis : l'homme est un phare allumé dans la nuit. Pour qui ? Pour l'homme. La mer et l'amande ont le mal de vivre. Oublié le regard de l'égaré.

Tu prends la main de Jurek. Tu écoutes battre son sang. Cheveux de jais. Le médecin SS *l'envoie au gaz*. L'enfant est venu vers toi spontanément. Il te regarde.

Le Lagerarzt a inscrit mon numéro. C'est fini. J'ai de bonnes chaussures. Peut-être pourras-tu les échanger contre une ration de pain ? Moi, je n'en ai plus besoin. C'est sûr. J'ai faim. Je voudrais tant manger quelque chose avant de mourir.

Tu dis : il a neuf ans. Écoute la faille dans le silence. La faille, à jamais vive. La brûlure terrifiante de l'enfant qui va mourir.

Quand ils commencent de crier, quelle ombre efface ton sourire ? Calottes de croûtes et de poux. Maigreur extrême. Peau flasque. Le jour, ils tentent de se soustraire aux caprices du monstre, aux crocs du chien. Le jour, ils se battent pour survivre. Ils ont des yeux luisants de fatigue et de fièvre. Tu ne regardes que les visages. Tu n'écoutes que les souffles. Tu apprends à mourir.

Les corps se raidissent déjà.

Tu ne vois pas quel arbre brûle. Danseur d'espoir, tes cheveux tombent. Tes mains sont moites. Ton corps t'échappe. Tu marches dans ton costume rayé, pieds nus, les mains en avant. Tu es un mort vivant. Tu rencontres l'enfant qui joue à enterrer des cadavres.

Ravages et épouvante.

1942. Des centaines d'enfants marchent sous les arbres en fleur. C'est le printemps. Ils vont mourir dans les chambres à gaz.

1942. Angoisse et fureur. Brisure. Soleil et horreur. La nuit fait place à ton délire.

Tu marches encore. Quelques pas. Tant de morts. Cortège transparent d'ombres.

Vide. Aussi léger qu'une feuille. La bouche close par le froid du silence.

Tu as si faim que tu manges de l'herbe. À peine de quoi calmer les tiraillements douloureux de ton estomac.

Tu penses à cet homme âgé qui a été déclaré *inapte au travail*. Tu revois son visage où se reflétait la lumière grise du jour. Son regard vif demeure à tout jamais posé sur toi.

Ça bouge. Tu voudrais refaire le chemin. Parler au cœur de

chacun. Te mettre à nu.

Mais tu es là. Seul.

Égaré dans cette nuit sordide. La terre, frémissante, t'étréint.

Tu racontes.

La cicatrice sur ton bras, longue comme du bois sec. Quand tu passes la main, ça soulage. Avant l'effroi, il y avait la beauté du réel et du rêve, la vie patrie de la langue dont les mots te nourrissaient. Présent, quand le soleil te réchauffe, tu te recroquevilles. Tu grognes pour toi seul : « Il est doux comme un vieux taureau. »

Tu marches vers le mirador. Quelques pas. Les poux se hâtent de déguerpir de ton corps. Tu grimaces. Tu as faim. Tu as froid. C'est le temps des bourreaux.

Une fois libéré du camp, rapatrié en France, tu n'as pas voulu sortir seul dans la rue. Tu craignais qu'ils ne soient là à t'attendre. Humilié et traqué, tu as voulu faire un pas mais la blessure profonde t'a retenu. Tu sentais se défaire l'interminable agonie. L'un d'eux t'a demandé : « Voulez-vous une cigarette ? »

Le ciel était bleu. Il avait le goût de la liberté retrouvée.

Au village, tu n'aimes pas qu'on te regarde. Souvent tu te mets en colère, tu agites ta canne. Tes pieds te font mal, tes tempes aux cheveux blancs bourdonnent d'une rumeur incessante. Solitaire et têtu, tu es étranger au monde qui t'entoure. Les jours de pluie, tu es triste. Tu as l'impression d'avoir été marqué au fer rouge.

Là-bas. Les images surgissent au moment où tu t'y attends le moins.

« Il faisait effroyablement froid et je pleurais, te raconte un enfant. Ils me battaient tout le temps sur la tête et j'avais peur. »

Ça bouge. Tu dis : ça bouge encore. Le chant du corps est un soleil léger. Nous arrivons au bout du chemin, invisibles, guettés seulement par un groupe de pies qui jacassent. Tu t'appuies sur ta canne. Tu cherches la flamme de la terre promise. Tu souffres de ton dos, à l'endroit où tu as reçu ce coup qui aurait pu te tuer et qui t'a laissé une cicatrice si profonde.

Ceux qui sont revenus ont de pauvres yeux cendrés. Tu dis : quelle prière pour ces morts-vivants ? Quel espoir d'oublier, à un

moment ou à autre, le cauchemar ?

Lorsque tu as témoigné comme premier témoin au grand procès d'Auschwitz à Francfort-sur-le-Mein, tu n'as pu retenir tes larmes. Tu revoyais des enfants de dix ans, à peine vêtus travaillant douze heures par jour à transporter des pommes de terre vers des abris. Dans leurs vêtements souillés, épuisés par le travail, ils passaient leur nuit à grelotter. Et quand l'aurore se levait, la mort les attendait.

À l'infirmerie, il y avait des enfants étranglés dans leur sommeil par des rats. Il était interdit de faire la lumière et la surveillance que nous effectuions la nuit à tour de rôle ne servait pas à grand-chose étant donné que la baraque était très longue et quand nous entendions soudain le cri d'un enfant, avant que nous n'arrivions sur les lieux, il gisait déjà mort avec une blessure au cou. On peut essayer de s'imaginer combien cela était horrible.

Tu me réponds que tu ne sais pas si tu vas pouvoir. Tu te sens vide et aussi léger qu'une feuille. La bouche fermée. Tu n'as pas soif. Tu es cassé. Là-bas, quand tu avais trop faim, tu rongais des bouts d'écorce. Tu te purgeais de la douleur.

Longtemps, tu as eu le sentiment d'être abandonné par tous. Ce n'était pas le début, ce n'était pas la fin. Dehors, il y avait cette chose épouvantable, cette bête immonde qui se croyait maîtresse du monde. Tu ne renonças jamais, tu ne lâchas jamais le fil rouge de ton sang. L'espoir que quelqu'un te délivrât bientôt pour te rendre à la vie véritable te hantait. Plus tard, tu cacheras à tous que tu pensais être aux portes de l'enfer.

Tu murmures à voix basse : il faudrait quitter le chemin. Effacer tout. Parler au cœur non à l'abîme. Se mettre à vif. Il faudrait consteller la vie de paroles douces. Tu ne vois que la misère des corps. Tu dis : où sont-ils maintenant ? Qu'avons-nous fait pour eux ?

Elle t'a appelé au téléphone. Elle t'a demandé de venir la voir. Elle t'a dit qu'elle se nommait Roza. Elle a des yeux où passe la tristesse de la source. Tu t'es rapproché. Elle t'a offert une tasse de café. Elle te demande quel âge tu as. Elle se souvient qu'il y avait au camp un groupe d'enfants avec elle. Ils ont disparu quelques jours après son arrivée. Elle parle d'une voix noire, rauque, qui vient du creux de la poitrine.

« Je suis la plus bête du monde. Je n'ai pas de mémoire. Je n'ai jamais pu apprendre comme les autres, pas même une récitation.

Maintenant quand je veux me rappeler quelque chose, je fais un nœud à mon mouchoir. Mais j'oublie quand même. »

C'est un bruit sourd qui vient de la ville. a bouge. La main de l'enfant engloutit le temps. Cette image hante depuis longtemps ta mémoire. Face à face avec les bourreaux. Le sort de chaque détenu est une tragédie dans l'histoire de l'humanité. Tu penses avant tout aux enfants. Par moments, tu es là-bas, à Auschwitz. Tu t'approches d'Icek. Des oiseaux lentement tombent du ciel. Dansante figure. Cri. Tu lui parles. À travers quels songes ?

Tu as conservé ton costume rayé, ami de toujours qui étouffe les pas du malheur. Tu l'as rangé soigneusement dans l'armoire.

Nuit.

Tes doigts sont lourds comme du plomb ; tes ongles, noirs.

Tu penches la tête, les yeux dans le vide. Le cheveu se fait rare. Tu conserves l'épluchure de pomme de terre dans ta poche pour la manger plus tard. Tu te balances dans le souvenir de ton sang.

Tu n'as plus que la peau sur les os. Un étrange malaise te saisit. Tu es une flamme qui se consume. La neige façonne ton visage. Tu respires à petits coups en passant la langue sur tes lèvres noircies. Tu es né d'une fleur qui a poussé sous les pierres, qui est née de la cendre.

Tous ces cadavres. Ces pauvres morts. Ces femmes, ces enfants, ces hommes entassés. Monstrueux monticules de la maigreur. Tu voudrais les cajoler. Les prendre dans tes bras. Les aimer. Le SS ricane. Les chiens sont aux abois. Un moineau est en train de mourir de froid sur le sol glacé. La lumière chasse les dents aiguës des barbelés.

À qui parler ? Quand tu es revenu, la mort te serrait la nuque. À qui parler ? On ne t'écoute pas. Bête émergeant de l'ombre, tu achèves ta course, le souffle court. a bouge. La lèvre fendue. L'appel interminable. La chair qui colle. Les yeux s'échappent sur des pistes anciennes. « Tu es jeune. Tiens bon. Les Américains arrivent. Les Russes seront là demain ».

Tu ne sais plus ce qui remue dans ta tête. Le froid te saisit. Devant la glace, tu parles pour toi seul : « Regarde, tu n'as pas sur toi un vêtement rayé, mais une chemise en nylon. Tu n'es plus à

Auschwitz. »

Tu cherches le visage de l'autre, le visage de la dignité humaine, le visage de l'inconnu. Même ton ombre s'écarte de toi. Au camp, tu avais une peur telle que tu te demandes encore comment tu n'es pas mort.

Tu inventes le désespoir. Nuit. Comme elle, tu ne t'attardes pas sur les choses simples. Tu écoutes le bruit sans fin de la vague. Que veux-tu ?

Tu voyais les lèvres bouger, les yeux se creuser. Tu n'arrives pas à manger ton morceau de pain.

Tu parles du camp. La mort régnait partout. Un groupe d'enfants venait d'arriver. « Dans quelques instants, dis tu, ils seront acheminés vers les chambres à gaz. » Tu gémiss. L'horreur lance dans ta tête. Toujours le même cri.

Tu te souviens d'un vieux pays où tu chantaient au printemps sous l'amandier. Tu as soif, mais tu ne peux te désaltérer. Est-ce à jamais que l'homme implore l'aube de ses mots vides ?

Tu as mis des mois à marcher sans te rendre compte que tu n'étais pas là. Tu mangeais, tu dormais avec les ombres du baraquement. Les jours sont comme du papier gris. La mer s'approche de tes lèvres. Tu ne sais pas si tu survivras. Tu penses à l'enfant adopté en janvier 1945. Il était né au camp. Il y avait sur son corps de nombreuses traces que laissent les injections. La nuit, il se réveillait en hurlant ou bien, endormi, il pleurait. Il avait la tuberculose. Tu as su, plus tard, ce qu'il était devenu. À l'école où il allait, il se distinguait des autres enfants, par sa nervosité. Souvent, il se mettait à la fenêtre et restait ainsi, les yeux fixés dans le vide. Parfois, sans raison, il se jetait sur un enfant pour le battre. Il mentait aussi sans nécessité, cachait la nourriture. Son institutrice disait de lui : « C'est un enfant étrange, un fils du feu de la mort »

Des jours et des nuits. Elle crie dans son sommeil : « Maman, maman. » Au réveil, elle ne se souvient de rien. Personne n'entend jamais les pas de la mort qui s'approche... À Auschwitz, le soleil tournait autour du sang des morts.

Jours d'avant. Ils ont gravé l'étoile dans ta chair. À la vie à la mort. Pour quoi vivre encore ? Tu lèves la main, tu chasses le

fleuve de sang. Tu dis : « Je reconnais les visages. Je ne sais pas où j'en suis avec le mien. La nuit danse toujours dans les yeux des bourreaux. Comment cela a-t-il été possible ? »

Tu as marché dans la nuit d'été. La forêt proche tendait ses bras vers nous. L'herbe était douce, l'enfance revenait à petits pas dans ta tête. Émerveillé par cette paix nocturne, tu m'as dit : « Que le monde futur se souvienne, l'homme est toujours en retard sur l'homme. »

Quand tu as voulu raconter ton histoire, tu es venu me trouver. C'était longtemps après ton retour d'Auschwitz. Tu m'as dit : « Je me nomme Thomas Rogan. J'ai besoin de toi. Je voudrais écrire ce que j'ai vécu. » Nous avons pris un café ensemble. Je me souviens de ce moment : le soir tombait, la lumière du soleil couchant se refléta un instant sur ton visage. Pendant des mois, je t'ai écouté en prenant des notes que je devais te restituer sous la forme d'un livre. Le livre était destiné à ton fils.

Il me reste le souvenir de ces heures passées ensemble. Je n'ai gardé que cela de toi : quelques mots sur du papier gris. Parfois, il me semble que le charnier sanglant te déchirait encore. Tu revoyais les enfants sous les bouleaux avec leurs mères. Ils ne savaient pas ce qui allait se passer. Un SS prenait des photos. Cela te faisait horreur.

Le chant des suppliciés. Les enfants jetés vivants dans les flammes. Malheur à l'homme dont le cœur ne bat plus.

Tu dis : « Je vis le temps de la honte. Je ne sens plus mon corps, je suis plongé dans le vide. Le camp : trop de visages me traversent encore, trop de corps m'envahissent. Les têtes d'enfants flottent autour de moi. Je suis hanté par mon passé. »

Les bourreaux mentent toujours. La parole détruite, le sang te monte à la tête. Tu ne raconteras ton histoire qu'avec des gestes brisés, des peurs inavouables. Puis le silence tombe. Tu sais. Ta main gauche se crispe. Tu te souviens de la neige et de cet homme accroupi en train de mourir, costume rayé, à peine trente ans d'âge.

« Mille ans de douleur », dis-tu.

Tu espères que les hommes de l'avenir ne commettront pas les mêmes crimes, puis tu ajoutes, le visage fermé par tes mains :

« Rien n'est moins sûr. »

TROIS MINUTES TRENTE SECONDES

Witold Bolik

En pop il est difficile de distinguer art et communication
La pop est guitares, jeunesse, diffusion et réseautage
la pop plaît ou déplaît mais la pop est ce qui s'entend,
ce qui s'écoute
ce qu'on se fait passer d'oreille en oreille
la pop est ce qui marche, pour trois personnes ou cent millions
la pop est ce qui est en mouvement et quand ça s'arrête, ce n'est
plus de la pop.
Le seul fait de s'arrêter pour réfléchir ou écrire un poème qui
pour une fois au premier abord
ne semblerait pas se focaliser sur des problèmes personnels,
ou sur un disque personnel,
le seul fait de prendre de la distance sort de l'espace-temps pop
sort de cette dimension qui vue de l'intérieur semble immense
la pop est un *TARDIS*
la pop est agréable et désuète et jolie vue de l'extérieur
et plus grande (mais limitée) à l'intérieur et habitée de sages
excentriques
la pop est un véhicule imaginaire
dérisoirement camouflé en objet stationnaire et familial
la pop est géniale dans le sens pop du terme
car la pop interdit le génie
la pop aime le talent et goûte les fantaisies les raccourcis
les approximations les rimes approximatives les ellipses les
trucs sympa dans le sens détestable
mais aussi les trucs tellement sympa que même un vieux ronchon

focalisateur, déçu et exclu de tout système pop et de toute scène
pop et de tout respect pop
ne pourra – n’aura d’autre choix – que de les trouver sympa
aussi
les trucs sympa dans tous les sens
« le cinéma est un art, mais c’est aussi une industrie »
la pop est un art, mais surtout une sympathie
en fait : la pop est sympathie avant tout, bien que ce puisse être
un art aussi
si on laisse la pop seule un moment dans une chambre, il y a
un risque que ça devienne de l’art mais
je parle bien de risque parce que ça va créer plus d’embêtements
qu’autre chose
et le temps que l’art soit là la pop sera loin
la pop n’a pas le temps pour quelque chose de trop
chiadé
mais pas le temps non plus pour quelque chose de trop bâclé
la pop n’est pas studieuse, elle préfère le live
et le seul fait de parler d’« études » pop est une blague
qui ne doit pas durer plus d’une décennie ou deux
les blagues les plus courtes, la pop en trois lettres
diminution c’est bien ce que la pop est
pop est *dim* comme les accords et les collants
slips aussi mais bon
ce doit être sexy un peu
sexy sympa jeunesse guitares collants bonbons collants rouges
guimauve rose
chewing-gum diffusion réseautage
sympathie comme dans symphonie, sympathie comme tape sur
l’épaule et vanne de bon aloi
sympathie comme de petits bisous et sympathie comme dans
« tais-toi »
tais-toi maintenant
ne parle pas de ce que tu ne connais pas
ne parle pas de ce qui ne te connaît plus
et pour une fois ne focalise pas
appelle ça diffusion réseautage com ou amitié sincère et feu de
camp dans les bois
sur la plage tiens
la pop aime la plage les rivages la pop se balade en maillot de
bain
la pop a des pecs’ et la pop a des seins
la pop n’a pas trop de poils et pas mal de copains

parce que feu de camp dans les bois, bon
incendie par extension
tuerie par trait bâclé de chroniqueur pressé
qui pressé parlant de pop a tout compris (de la pop, pas du
monde, ça va de soi)
le tout est de ne pas s'arrêter
arrêter la pop est un contresens
quand on parle d'avoir envie d'arrêter la pop
c'est que c'est déjà fait
mais loin de moi l'idée
de me focaliser
sur
quoi que ce soit d'ailleurs
tu sais bien que je fais de la pop
que je suis un épi de maïs qui se fragmente en une multitude
de grains
lesquels exposés à une haute température
gonflent chacun en produisant un bruit caractéristique
qui s'apparenterait
à une brève et minuscule explosion à très petite portée
et qu'on consomme ensuite par lâches poignées
et qu'on peut préférer enrobés de caramel auditif
ou sensitif
qu'on peut préférer coincés dans du sucre cristallisé
et heu
fondu cramé
et heu
mauvais pour les dents
je me perds un peu dans la comparaison mais c'est
comme ça que ça doit se passer parce que
je fais
(pas grand-chose de ma vie et donc sans doute un peu de) pop
et donc
loin de moi l'idée
de me focaliser
et

loin de moi

l'idée

DERRIÈRE LES RIDEAUX ROUGES

Mârouf

Derrière les rideaux rouges de son studio du neuvième arrondissement, au chaud dans son peignoir, Bianca avait pris place face au miroir de la coiffeuse en acajou. Comme trop souvent à l'aube, elle se démaquillait. À la radio, Schumann, *Scènes de la forêt*, *L'Oiseau Prophète*. Coton après coton, elle parcourait son visage fatigué et en effaçait les traces de sa vie parisienne. Imbibés de lait, les disques finissaient en petit tas, souillés d'un mélange de poudre de chez Chanel et de la poussière grisâtre de la capitale.

Selon un rituel depuis longtemps établi, elle avait commencé par caresser doucement chacun de ses yeux clos, puis ses joues, avant de sillonner les ailes de son nez fin. Grimaçant de fatigue, elle avait ensuite essuyé sa bouche, son front, son menton, et son cou. Petit à petit, elle retrouvait ses traits d'origine, ce visage naturellement pâle qui l'était plus encore quand la nuit était blanche.

Quelques heures plus tôt, elle avait revêtu sa tenue de dame chic, et s'était dessiné un regard d'Égyptienne au crayon, avec de longs cils et des lèvres rouge noir, celles des grandes occasions. Entre sa peau et son collier, et juste derrière les lobes sertis d'améthyste, quelques gouttes d'une eau de parfum chargée de myrrhe et d'ambre. Sur son corps comme autant de pétales, des tissus doux, raffinés, rassurants, un camaïeu de tons violacés, et des bas soyeux, dans des escarpins de cuir. Dernière touche essentielle, un carré plongeant de cheveux noirs, cousus sur un filet de dentelle.

Trois mois avant, un avocat avait pris contact avec Ambroise Bevilacqua, « agent privé de recherches ». Il s'agissait de retrouver le fils cadet d'une famille bourgeoise du Sud, en rupture avec ses chers parents, du fait selon eux de son homosexualité, et de quelques autres tabous brisés. Mis au ban de sa tribu, le jeune homme était monté à Paris refaire sa vie, ou simplement se l'approprier. Coupé de tous soutiens, il s'était semble-t-il orienté vers la prostitution.

Il avait fallu le dénouement d'une assurance-vie pour qu'une enquête soit lancée afin de le retrouver. Constatant la direction que prenaient les recherches, la famille avait décidé de les reprendre en main, en toute discrétion. Dans le monde qu'il allait falloir explorer, Ambroise Bevilacqua, ou devrais-je dire Bianca, était le guide, l'éclaireuse attirée, reconnue jusque dans les plus hautes sphères.

Après une décennie à la police judiciaire, puis une mutation aux RG, Ambroise avait démissionné lors de la grande fusion d'avec la DST en 2018. Pas sa culture, plus envie, et Bianca qui toquait de plus en plus fort à la porte du placard. L'un et l'autre avaient déjà fait équipe dans de nombreuses affaires : personne pour se méfier du travelo bourré, seul dans un coin avec son *Cosmopolitan*... Cela ne s'était pas su, ou ne s'était pas dit. Quoi qu'il en soit, en se mettant à son compte, le duo avait obtenu toute la latitude nécessaire pour agir là où pas un flic n'aurait mis le doigt. Il fallait bien s'être contenté parfois de la vérification d'un arrêt maladie, ou de la surveillance d'un mari infidèle, mais globalement les affaires marchaient bien.

Quelques coups de fil, des virées dans des bars glauques et bariolés, quelques heures sur des sites spécialisés, et quelques fausses identités plus tard, Ambroise avait été en mesure de fournir un premier rapport à l'avocat. Étienne était devenu Stéphanie. Des années comme *escort* avaient financé sa chirurgie à l'étranger. Elle gagnait sa vie comme Maîtresse, amante dominante et vénale. Sa demande de changement d'état civil traînait sur le bureau d'un juge.

Tout le réseau était activé : les dernières racoleuses à l'ancienne de Paname, celles qui avaient connu le Grand Pigalle, les taulières de la rue Saint-Denis, ou encore les vieilles blédardes de la place de Clichy. Toutes avaient rencontré le détective aux deux visages au temps de leur jeunesse, quand elles étaient encore proches

des *beaux mecs* du Milieu. Le jour, elles avaient bien besoin des coups de main d'Ambroise, fonctionnaire de police. La nuit, elles rendaient la pareille à Bianca, travestie élégante, avec quelques confidences laissées au fond d'établissements interlopes.

Les semaines passaient, mais le filet n'attrapait rien. La demoiselle était hors des radars. À l'ère d'Internet, on n'avait plus besoin de fréquenter qui que ce soit pour trouver sa place dans le monde des plaisirs licencieux et payants. La même avait pu plonger seule dans les abysses, évitant même désormais les lieux festifs qui réunissaient en général la communauté trans de Paris. Comme otage d'elle-même, vouée pourtant à libérer les envies des autres, Stéphanie était devenue invisible depuis son opération.

Dans ces cas-là, il y a peu de miracles. Le contrat est le plus souvent rempli grâce à deux leviers : l'appel de la personne elle-même, qui a compris qu'on la cherchait et veut en savoir plus, ou le rapport de police. Cela peut prendre du temps, cela peut se décanter trop vite. Un ami de la brigade des mœurs avait appelé Ambroise vers 20h. Un cadavre avait été trouvé au bout du quai de Loire, ça ressemblait pas mal à la description qu'il avait donnée. S'il le voulait, il pourrait passer voir le corps à la morgue vers 22h. Le légiste de garde était prévenu. C'était un pote, il ne poserait pas plus de questions que ça.

Au fil de ses investigations, le limier avait trouvé un certain charme à sa proie. D'après les rares témoignages qu'il avait pu collecter, Étienne était un type bien, bouffé de névroses et faussement enjoué, mais sympa. À son arrivée, il avait un peu traîné dans le Marais, mais comme il aimait le répéter, il était une femme, hétéro, pas trop *queer* dans l'âme, ni trop branchée par les codes LGBT. De l'avis de tous, faire la pute, ce n'était pas pour lui, à supposer que cela puisse l'être pour qui que ce soit.

Il était finalement devenu *Elle* en interprétant le rôle de tragédienne dont il avait rêvé plus jeune. Vénus à la fourrure synthétique, elle révélait une fougue insoupçonnée, gracieuse, furieuse, quand elle acceptait de sortir ainsi. Pour trouver les derniers milliers d'euros nécessaires à la fin de sa transition, elle avait travaillé de plus en plus, acceptant d'être de moins en moins regardante. Certains soirs, après ses séances, elle ne disait rien. On l'avait petit à petit perdue de vue, comme c'est souvent le cas avec celles et ceux qui viennent de province.

Ambroise savait garder la distance, mais la compassion de Bianca était totale. Comment ne pas comprendre cette solitude, quand on était soi-même venue se réfugier en clandestine dans les ténèbres de la Ville Lumière ?

C'était évidemment à elle que s'était imposée la charge d'aller identifier Stéphanie. Ses talons avaient résonné sur le bitume d'un quai de la Rapée aux lampadaires défaillants. Sans mot dire, elle avait traversé l'institut médico-légal jusqu'à la chambre froide où on l'attendait déjà. Étrange excès de zèle, le légiste avait retiré en entier le drap blanc plastifié. Stéphanie était étendue nue sur le brancard, des marques de strangulation sur la gorge, les yeux encore ouverts. Quelque part dans ce regard éteint reposait le reflet de l'assassin. Bianca semblait l'y chercher, la mâchoire serrée. Sans connaître son histoire, personne n'aurait pu imaginer que cette belle trentenaire longiligne était née mâle.

Bianca n'était pas rentrée immédiatement. Elle avait d'abord erré dans le quartier, avant de prendre un taxi pour un bar de nuit où elle aimait laisser filer le temps lorsque l'humeur était à la mélancolie. Quelques *Cosmos* plus tard, elle avait rejoint son appartement. Quand elle alla se coucher, à l'abri derrière ses rideaux rouges, le soleil rayonnait déjà. À la radio, on jouait les premières notes d'une sonate de Bach, *La Sicilienne*. Au réveil, il faudrait prévenir les parents d'Étienne que leur fille était morte.

TWIN TOWERS

Louise Fonte

Nino a un nouveau chéri. Pas de quoi fouetter un chat. Sauf qu'avec ce zigue-là, Nino devient rasoir, surtout quand il s'ennuie. Il appelle à 22h.

« On sort prendre un verre ? Allez, ma p'tite moule...*Chui* tout seul. Ben oui, on est jeudi, il est à la boxe. À Pantin, au trou du cul du monde ! »

Nino est amoureux de Steph. Un râblé avec une tête de légionnaire *polak* et une coupe skin, tondu ras sur les côtés.

Habituellement, Nino rencontre des gars avec qui on prend des cuites rigolotes dans le Marais, pas bégueules. Le nouveau, il plastronne.

Il sort d'une école de commerce. Il est chez les chasseurs de têtes. Bien positionné, qu'il dit. Il veut intégrer le monde de la finance, il veut un gros salaire, et des bonus, pour claquer du blé dans les weekends à Berlin, Formentera, Barcelone.

Il ajoute que pour avoir un bon niveau de vie, faut bosser à Londres. C'est ça qu'il nous dégoise le type, avec ses bretelles, ses Doc Martens genre *oi* camarade, et son polo Fred Perry. Moi je pense que c'est un fraudeur. Et qu'il sonne creux comme une cloche fêlée.

« Qu'esse-t'en penses, il est pas *cute* ? »

Il s'en fout de mon avis Nino. Il est mordu. Dans ces cas-là, sauf bien sûr si ça vous est jamais arrivé, vous savez aussi bien que moi que ça sert à rien de gâcher sa salive.

Faut attendre que ça se tasse.

Pour l'instant il est en boucle, comme un hamster dans sa roue et il ne m'épargne rien. Je sais même que Steph fout des *cockrings* autour de sa bite, qu'il a, insiste-t-il, bien épaisse.

Nino est québécois. Sa voix de baryton contraste avec son allure de folle maigrichonne. Il a une grande bouche, des lèvres fines très bien découpées, et de belles dents blanches impeccables. De ce côté de l'Atlantique, même les gens qui se défoncent à tout depuis une quinzaine d'années comme lui, ont des dents parfaites. Un trentenaire WASP américain avec de vilaines dents, c'est aussi rare qu'un New-Yorkais en 2 CV. Les mauvaises dents, c'est un truc d'Européen.

Ce matin d'été, il est venu nous accueillir à Dorval, aéroport de Montréal, moi et son Steph. Nino est aux anges. Il tournicote autour de son amoureux, lui fait des bisous partout. Il me prend dans ses bras. Il dit qu'on va bien s'amuser.

On est mi-août 2001. On reprendra l'avion pour Paris le 10 septembre prochain.

Au cœur de l'été, Montréal est une étuve qui pue la drogue et le sexe. C'est exotique.

On loge chez une amie de Nino, en vacances dans le Finistère. Une grande maison sur le Plateau, pas loin du Parc La Fontaine dans une rue assoupie bordée d'érables.

Wilfrid, un autre ami parisien de Nino, est censé nous rejoindre pour co-habiter avec nous.

Certains l'ont déjà aperçu dans les saunas, ou les bars de la rue St-Catherine, mais rien de sûr. Nino rit.

« Chaque fois qu'il vient à Montréal c'est pareil, il reste perché trois semaines ».

On choisit nos chambres, dans l'euphorie procurée par les bières Molson Dry glacées qu'on enquille. Fenêtres grandes ouvertes sur la rue déserte écrasée par le soleil. La sono au max. Daft Punk, Britney Spears, Mary J Blidge, Outkast, Shaggy :

She saw the mark on my shoulder... It wasn't me...

Aucun geste n'est possible sans qu'on soit immédiatement recouvert d'un film liquide luisant. Ça finit par être aphrodisiaque.

Steph est légèrement moins antipathique avec moi. Il se détend du string. En même temps, ils prennent une quantité industrielle de MDMA les deux godelureaux. Ça favorise la philanthropie.

Avec Nino, question prothèses chimiques récréatives, faut suivre la cadence. Montréal, c'est la ville idéale pour les petits culs de drogués, qu'il dit.

Lui qui a débarqué en France il y a quelques années comme un zombie, pour essayer de sauver ses abattis. Et son foie. Et ses T4.

« Je pouvais plus vivre à Montréal. Trop de fêtes, trop de bonne dope pas chère, trop de dealers hyper sympas, trop de *chums* canons et séropos. »

Moi, je m'en fous, je suis pas là pour ça.

Je suis là pour choper. *Catcher*. Des filles. Des Canadiennes, des Québécoises, des cousines, des vraies *pitounes* de Montréal, bien *kioutes*. Je suis là pour la romance dans une cabane en rondins au bord d'un lac. Enfin un truc dans ce genre.

L'ambiance *Queer As Folk* avec mes copains folasses qui pensent qu'à se défoncer et niquer dans les boîtes à cul de St-Catherine, ça va bien. Faut qu'j'm'organise. Que je m'émancipe de ces deux gourdes en marcel et short *moule-bite*. J'ai pas survolé les icebergs du Pôle pour faire tapisserie dans les night-clubs de mecs. Non merci !

Très vite, on fait bande à part. On est plus raccord au niveau du planning. On se retrouve cependant avec plaisir dans le jardin derrière la maison, vers 18h, pour les brunch-apéros de début de soirée. Un endroit délicieux plein de fleurs, basilic, persil, ciboulette, quelques groseilles et framboises laissées délicatement à notre intention par notre hôte.

Chaque jour dès qu'il se réveille, Nino passe commande de matos pour leurs parties du soir.

« Pat ? C'est Nino. Ça va mon beau ? Oh là là m'en parle pas... On est rentrés à genoux... T'as c'qui faut ? Dans une heure ? Ok ! J'te fais un gros bec ! »

Nino adore les gros bisous, les poutous, les câlins. Nino, il adore beaucoup de choses et beaucoup de gens. Ce qui fait qu'il est très entouré, par des personnes qui lui ressemblent. *Easy-going* et désinvoltes.

Près de Nino, finalement, ma vie n'a pas beaucoup d'accrocs. Ça me change.

La plupart de ses copains sont séropos. Étrangement, il m'a toujours soutenu que lui ne l'était pas, même quand je suis allée le voir à l'hosto pour une infection pulmonaire.

« Mais nooon ! T'inquiète ! Ça n'a rien à voir ma *noune* ! ».

Nino, il tient le coup en faisant l'impasse. En tout cas, avec un certain nombre de gens dont je fais partie. Il doit estimer que les séronegs' ne sont jamais à la hauteur. De l'angoisse. Des cauchemars. Des effondrements. Alors, c'est pas la peine de se fatiguer. Nino, il veut la paix. Et puis du fun. Je ne sais pas qui il appelle quand il se réveille en sueur dans la nuit, mais c'est pas moi.

Steph, ce fils à papa qui se la joue lascar aux baskets qui puent

est en train d'étendre ses chaussettes de foot dans le jardin, sur un fil métallique. Il est torse nu en boxer :

« Alors, ça va la *goudou* ? Tu chopes ? J'en ai vu des canons des filles hier soir à la fête où on était. Elles sont plus mignonnes qu'à Paris, non ?

— Connard... »

Il dit ça parce que je rentre seule de mes virées nocturnes.

« Va courir les entretiens d'embauche dans les boîtes américaines pour négocier ton gros salaire de plouc au lieu de m'asticoter... ».

C'est évident, il m'aime pas. Sa *fag hag* à lui, c'est Mélissa. Une *pouffe* speedée d'un mètre quarante, fan de Jennifer Lopez, prothésiste dentaire à Courbevoie. Elle bosse 35 heures par jour et vote RPR. Le genre d'*hétérote* à se laisser rouler un gadin par une lesbienne en boîte, et balancer le lendemain à ses copines du cours de step qu'elle s'est fait violer par une grosse gouine en manque de bombasse comme elle, et que putain, embrasser une fille, c'est vraiment beurk.

Steph la trouve bandante. J'en ai déduit qu'à ses yeux je suis un étron. Pourquoi les pédés trouvent toujours irrésistibles des *caguasses* fringuées comme Marcy Walker dans Santa Barbara, avec un noyau d'olive à la place du cerveau ?

Je préfère pas savoir. Mais j'enrage de constater que la plupart du temps mon QI honorable ne me sert à rien dans les objectifs que je me fixe.

On sort magasiner. En faisant les soldes, je trouve pour vingt dollars un pantalon en lin tressé fin de bonne facture, blanc cassé, grosses pattes d'éléphant, décoré du bas jusqu'aux genoux de motifs floraux années 70 orange fluo. De grosses fleurs qui s'enroulent autour des jambes comme des lianes, c'est exactement ce qu'il me faut. Jim Morrison en *cruising* dans St-Catherine pour chercher sa blonde, c'est moi.

On est à moitié nus mais les fringues collent à la peau. Pas un souffle. La seule chose à faire, c'est écluser des bières glacées aux terrasses climatisées. Et plus tard à la fraîche, danser, choper. Enfin c'est le programme auquel je m'accroche.

On retrouve DJ Lola, une copine de Nino. Lola, pour sûr, elle est ben *hot*. Cheveux longs châtain clair, visage ovale parfait, pommettes hautes, yeux de faon.

Elle commence à tourner. NY, Barcelone, Berlin, Montréal, Prague. Ce soir on va l'écouter au Laïka. Au fond du bar, les flashes zèbrent sa silhouette svelte. Des mèches échappées de son chignon sont collées sur sa nuque et son front. Quand elle cale un sample, elle balance la main avec un geste souple du haut du corps, comme

un surfer sur une vague. C'est joli.

« *My French lover !* ». Elle s'agrippe à moi et me pique ma bière. Puis on descend St-Catherine avec les garçons. Comme tous les gays de Montréal quoi. Nino s'arrête tous les dix mètres. Grande bringue dans son débardeur moulant. « Hey Vincent ! Hey Tony ! Hey Luc, Hey Véro, Hey Chris ! »

Nino rit. Son rire caverneux aime les passants, comme une cascade fraîche dans la nuit brûlante.

Il serre les gens dans ses bras, il empoigne, il palpe, il caresse. Il piapiate. Il en connaît du monde.

Steph finit par s'agacer de ces effusions sur le trottoir. Il prend des poses, mâche son chewing-gum à la cannelle la bouche de travers, se pince la bite, style « Bon, c'est fini ce cirque ? »

On retrouve tout ce beau monde au Sky.

Excellente ambiance le Sky. Sauf que c'est un bar de mecs.

J'essaye de ne pas trop afficher ma contrariété. Surtout pour que ce con de Steph ne vienne pas me titiller sur mon manque évident de succès chez les copines du Québec.

On se déhanche en cadence, en petites grappes de trois ou quatre, tout en discutant de tout de rien, une bière à la main. Ça me fait penser aux joggeurs qui trottent en discutant placements boursiers. C'est 20h. L'heure heureuse. Préchauffe. Personne ne sait comment la soirée va évoluer. Ça dépend. Tout est possible. Faut laisser agir les molécules, sans précipitation.

Une mélodie laconique tourne en boucle, c'est le tube de l'été : « Quelque chose se passe... Autour de toi... Autour de toi... ».

Bientôt le bar est un sauna. Nino m'attrape par derrière, m'entoure de ses bras sans poils, chaloupe « Ça va ma grosse *noune* ? ». Tout le monde se parle à l'oreille maintenant, les corps se mêlent. On transpire intensément. À la réflexion, mon futaux pattes d'éléphant est peut être *too much*, il me colle aux fesses. Et ces grosses fleurs fluo... J'ai un doute. Je paranoïe. Charmant. J'allume une cigarette. Je me dis qu'au moins si je gobais je serais cool comme les autres, et je ne passerais pas mon temps à faire tant d'efforts pour avoir l'air cool comme les autres.

Bien fait. J'ai le don de me compliquer la vie. L'essentiel c'est de ne pas trop transpirer des fesses. Mais dans cette bouilloire, ça va être difficile. Je fume vite. Je recrache la fumée au plafond. Je laisse tomber la clope à mes pieds et l'écrase nerveusement dans une flaque. Faut se détendre c'est tout.

Toujours ces mecs adorablement cuits qui m'entourent, me bécotent, me font un brin de causette « Paris ? Père Lachaise ? *I love it !* »

Et même si c'est la dope, y a pas un bar homo à Paris où ça se passe comme ça. Encore moins un bar de gouines. Quand je pense à la tête que font les filles en France, quand une lesbienne se pointe avec un copain pour boire un verre. Y a toujours la commissaire du peuple de service qui déboule et balance, sûre de son bon droit : « Désolée, mais c'est un lieu non-mixte ».

D'une manière générale, je trouve absolument désopilante l'idée qu'un monde de femmes serait plus élégant, sensible et respectueux qu'un monde d'hommes. Quelle couillonnade.

Pendant que je gamberge en dansant, ce qui est totalement *inappropriate*, et démontre à quel point j'ai le moral dans les tongs, la température monte encore d'un cran. Cassius démarre. Tout le monde attend que ça explose Cassius *in da house boom boom boom boom boom*. Nino me frôle sans me voir, un verre de vodka dans chaque main. Sa bouche immense est fendue d'une oreille à l'autre. Son teint est crayeux, ses yeux enfoncés. Je ne sais pas ce qu'il a pris mais c'est impressionnant. Même cette mijaurée de Steph qui tressaute torse nu et se touche les tétons me lance des œillades.

Wilfrid, le fameux, qui nous a finalement rejoints dans la maison du Plateau commence son show The Wilfrid Show. Breveté, semble-t-il, de Paris à Montréal. Je crois surtout que ce mec a buggé y a longtemps, avec des acides périmés, et qu'il a grillé trop de circuits pour *reloader* ses lobes.

Au départ, le mec commence par se toucher en cadence sur la musique. D'abord les couilles. Puis le cul. Il tourne autour des gens avec un air lubrique absolument pitoyable. C'est là qu'il faut discrètement se barrer aux toilettes. Ensuite il descend son pantalon et propose gentiment à tout le monde de toucher sa bite ou embrasser son cul. Si vous êtes encore là pour le final, tant pis pour vous. Il finit par terre, à poil sur le sol luisant plein de mégots, et dans un geste très maîtrisé, balance les jambes derrière sa tête pour se faire une auto-fellation. C'est sa marque de fabrique.

« Tu connais le dingue qui se fait des auto-fellations dans les bars ?

— Ben évidemment, c'est Wilfrid ! »

En général tout le monde se marre. Et les filles à pédés bourrées au gin-fizz en redemandent.

Son crâne rasé de tête de nœud luit sous les spots. Il s'approche de moi. Merde. Je m'éloigne à reculons. C'est pas avec ce fêlé que je vais trouver une fiancée.

Je m'enfonce dans le fond du Sky, morose.

Et je la repère dans un nuage de fumée. Sulfureuse, aussi moite

que moi. Cheveux courts, bruns.

Je m'approche. On se frôle. On se sourit largement. Un vrai sourire, sans détour. J'aime ça. C'est elle. Ce soir, c'est elle. Je vais pisser un peu de bière. Mon cœur bat. Je repasse. Elle me retient par l'épaule. « T'es la copine de Nino ? Alors, ça te plaît Montréal ? » Le putain d'accent. Ses copines me dévisagent, narquoises. On commence à se parler à l'oreille.

« Je suis allée une fois à Paris, chez Wilfrid. Tu connais Wilfrid ?

— Pas trop... »

— Je l'adore. Il est fou... »

Mes yeux sont embués par la sueur et l'alcool, mais j'essaie de la regarder. Mince. Androgyne. Joli visage. Quelque chose de sauvage. Je l'attrape doucement derrière la nuque et j'approche son visage du mien. Je l'embrasse. Ses copines ouvrent de grands yeux. Elle ne me repousse pas. Un peu déstabilisée quand même, elle essaye de faire la conversation malgré le brouhaha. Moi j'ai pas envie de parler.

« On sort ? ».

Des paquets d'air chaud nous arrivent du fond de la nuit. Elle s'appelle Angela. Elle vient du Nicaragua. Ça fait dix ans qu'elle est à Montréal. C'est une ancienne copine de Nino. Ils sont brouillés, elle ne dit pas pourquoi. On marche lentement au milieu d'un concert de criquets. Elle me plaît Angela. Je lui raconte Paris. Ce que je fais. Elle ne dit pas grand-chose, mais la première question qu'elle me pose c'est :

« Tu te défonces ? » Je suis surprise. Je ne m'attendais pas à ça.

« Pas du tout... » je réponds.

C'est comme une corde qui casse.

Elle me sourit tristement, et on continue à marcher dans la nuit vers le Plateau. J'ai envie d'elle. Je ne suis pas sûre que ce soit réciproque. Elle me laisse devant notre maison de Mentana. Elle s'éloigne en reculant « Ah les Françaises... Les Françaises... ». Je reste seule sur le macadam qui dégage encore des ondes brûlantes. Il est quatre heures du matin. Les premiers oiseaux sifflent autour de moi. Invisibles et déjà si joyeux de la pâleur qui monte à l'horizon.

Les jours suivants, on ne fait que se croiser. Elle m'évite. Je suis perplexe alors je parle à Nino. Il lève les yeux au ciel. « Angela ? Oh là là, c'est pas du tout une fille pour toi ça, ma *noune* ! Elle est tox. Tu l'intéresses pas parce que tu te piques pas... Laisse tomber... ».

Les autres copines lesbiennes de Nino sont drôles, entreprenantes et dispos, mais moches.

Cheveux bien ras, pantacourts, grosses sandales méga-confort

aux pieds et surtout, boxer Calvin Klein qui dépasse, sans oublier l'indispensable piercing dans le nombril et le *tattoo* ethnique sur l'épaule.

Plutôt mourir. De faim.

Un beau matin, les garçons décident de se mettre au vert.

« Faut qu'on lève le pied. Sérieux. On va se faire un week-end détox'... Qui veut dire bonjour aux baleines ? »

Ces derniers temps, on s'est à peine vus.

Moi j'allais au Magnolia, un nouveau bar de filles, eux sortaient de leur côté. On se retrouvait tard dans la nuit, chez des inconnus, sur des terrasses, dans des lofts, des squats, des péniches amarrées dans le port. La constante c'était qu'on était très bien accueillis, que les gens étaient choux et très défoncés.

En général je rentrais vers quatre heures, eux vers midi.

Je les retrouvais dans leur lit, nus l'un sur l'autre, désarticulés, la bouche ouverte, ronflants à des rythmes différents. Des cadavres. J'allais me balader seule, ou bien je retrouvais Angela au Parc La Fontaine. On avait fini par trouver un terrain d'entente. Une sorte de flirt soft. Elle me disait qu'elle voulait rentrer au Nicaragua retrouver sa mère et ses frères et sœurs.

« Pourquoi tu le fais pas ? » je demandais, en lançant un bout de sandwich à un mini écureuil pas du tout farouche. Elle répondait sans me regarder « ... Je peux pas... Je dois rester. Pour leur envoyer de l'argent ». Angela bossait dans un restaurant.

Wilfrid habitait bien avec nous trois. Mais on le voyait jamais. Sauf quand l'un de nous le retrouvait endormi sur les chiottes. Froc baissé, main sur la queue. C'est Steph qui l'avait découvert ainsi. Il s'était mis à hurler « Venez voir ! C'est l'hallu ! » On avait accouru en faisant un raffut du diable dans l'escalier en bois. Wilfrid n'avait pas bronché d'un centimètre.

Une autre fois c'était dans la baignoire qu'il s'était écroulé. Steph et moi on croyait qu'il faisait un coma éthylique. Nino n'était jamais inquiet. « J'ai l'habitude. Il peut rester inconscient pendant 24 heures ». Il avait fermé la porte comme une mère : « Laissons-le. Il est bien là... ».

Finalement, on loue une voiture et on monte plein nord jusqu'à Tadoussac. Dans le Golf du St-Laurent. On traverse des milliers d'hectares de forêts infestées de maringouins.

À Tadoussac le business, c'est les baleines, cachalots et belugas en maraude. Sur le petit Zodiac, on tourne en rond sur le St-Laurent en espérant une rencontre avec un cétacé. On a des gilets de sauvetage jaunes remontés sous le menton comme des minerves. Serrés l'un à côté de l'autre, dix touristes cloches comme tout sur

un minuscule rafiote en caoutchouc. Y a pas de petit profit.

Pendant d'interminables minutes on ne croise que des phoques, énormes outres comateuses flottant dans une mer noire et hostile. On les repère aux museaux qui dépassent, des balises dans l'eau glacée.

Ceux-là ne semblent pas perturbés par la ronde incessante des petits Zodiac attrape-couillons qui zèbrent le fleuve et agacent les tympanes avec ce bruit caractéristique de guêpe tueuse. Je songe qu'à force, tout de même, cette agression sonore permanente doit rendre les bestioles maboules. D'ici qu'une baleine maniaco-dépressive pète une durite et surgisse pour nous englotir, nous exploser, nous réduire en charpie, y a pas bézef.

Moi c'est ce que je ferais. En tout cas, même si on n'en voit pas, des baleines psychotiques, ça m'ira très bien. On est beaucoup trop sur ce youyou. L'eau est à 2 degrés. J'ai hâte qu'on en finisse.

On tourne en rond autour des phoques sans rien d'autre à se foutre sous la dent, quand soudain, le jeune crétin qui pilote le Zodiac se dresse d'un bloc, et met sa main en visière au-dessus de ses yeux.

« Merde-eu...Merde ! » je sens venir les embrouilles.

J'espère qu'il a juste aperçu un sous-marin russe en goguette qui va replonger fissa... Mais non.

Il déclenche un virage sec en poussant le manche du moteur et met les gaz sur un point qu'il tente vainement de nous indiquer.

« Là-bas ! Une baleine bleue ! ».

Ça réveille l'assemblée. On scrute. « Où ? Où ? » On voit rien. Lui, il est surexcité. Tout d'un coup, à environ deux cent mètres de nous, je vois surgir des eaux sombres un objet non identifié abominablement colossal. C'est la chose vivante la plus gigantesque que j'ai jamais vue de ma vie. Mon cœur s'arrête et ma respiration aussi quand je réalise que la masse noire et luisante qui émerge, ce n'est que le haut d'un dos.

J'ai une défaillance, un problème de valve cardiaque. Au moins.

Je voudrais hurler : « Eh ! *ducon* la joie ! Pourquoi tu nous ramènes pas au bord, hein ? L'heure est écoulée ! On en a eu pour nos 15 dollars, c'est bon, ramène-moi espèce de gland ! ».

Rien à faire.

Ce *nasebroque* de vingt balais, sûrement un étudiant en biologie marine, fonce sur le monstre en éructant que la baleine bleue c'est très rare, et que c'est la plus grosse baleine du monde, et que celle-ci à l'air (ses yeux sont dilatés, on dirait qu'il vient de se faire un gros shoot) ÉNOOORME !

Les autres gogos du Zodiac de la mort sont aussi excités que lui.

de drogues, c'est que quand ils en prennent, l'effet est garanti.

Je pratique un mélange vodka-Lexomil bien tassé de derrière les fagots. Le *Lexo* pas de problème, autour de moi, tout le monde en a. J'avale une barrette entière, progressivement. Et je termine par deux ou trois *shots* de vodka à l'aéroport. Après ça, on pourrait m'amputer un bras sans anesthésie, je m'en apercevrais même pas.

Je fais la tournée des bars pour dire tchao aux cousines de la Belle Province. On s'invite, on s'échange les mails... Angela promet de venir me voir. Je lui dis que je n'en crois rien en l'embrassant sur ses jolies lèvres. Elle rit. Elle dit :

« Ouais t'as raison la petite Française... ». Elle a l'air triste.

C'est pas parce que je m'en vais. Elle s'en fout que je m'en aille. C'est parce que j'ai l'air vaillante, légère. Parce que j'ai plein de projets qui m'attendent, plein d'envies, parce que je tombe amoureuse si vite.

Elle finit par poser sa main sur ma joue.

« Tu sais bien que j'irai jamais à Paris. Mais toi, tu peux revenir l'année prochaine... ? » Elle est belle, Angela. Elle a la tête d'un petit garçon mélancolique, avec des cheveux bouclés autour du visage. Je crois qu'elle ne sait pas qu'elle est si belle. Elle a l'air de quelqu'un qui a perdu la partie et qui s'en fout. Quelqu'un que je ne reverrai jamais.

À 19h, on est à Dorval, franchement ivres, Steph et moi, avec nos sacs et valises. Je ne sais pas comment on a fait pour arriver là, sûrement un taxi, mais je ne m'en souviens plus. Steph m'a suivie tout l'après-midi chez les filles, il n'avait rien d'autre à faire. Il s'est même montré aimable, charmeur.

On file au bar. On commande des vodkas. Ce dernier soir, on est en phase. On rit tellement que j'ai des crampes douloureuses aux abdos. Je ne vois quasiment plus rien, tout est liquide autour de moi. Je termine à quatre pattes dans un couloir de Dorval avec Steph sur mon dos. Pourquoi ? Mystère. Aucun vigile ne nous interpelle.

On met un temps infini pour atteindre notre zone d'embarquement. Plus quinze minutes à me palper pour retrouver mon passeport devant des douaniers québécois, certes *open minded*, mais consternés.

Steph est sympa. Il s'occupe de mes bagages que j'oublie dans les halls. Une fois dans l'avion, il m'indique ma place. Travée du milieu. Il me passe la couverture de nuit Air France puis il disparaît plus loin.

La seule chose dont je me souviens, c'est que je m'enroule dans cette mince couverture. Je sombre dans le sommeil bien

avant le décollage et me réveille quand Steph me secoue à Charles De Gaulle, le mardi 11 septembre 2001 au petit matin. Mission accomplie. J'ai réussi mon coup, une fois encore. Je prends le RER comme une zombie flageolante.

Vers 16h, je comate dans le canapé, incapable d'arrêter la migraine de *jet-lag* qui tronçonne ma boîte crânienne, quand la sonnerie du téléphone décide de m'achever. Pour tomber aussi mal, ça ne peut être que ma mère :

« Allume la télé...

— Quoi ?! Non mais... »

— Allume la télé je te dis... »

Comme des millions de gens, les yeux à quelques centimètres de l'écran, je vais rester pétrifiée pendant des heures devant une boucle d'images. Je la regarderai un nombre incalculable de fois. J'irai aux WC et à la cuisine à reculons pour ne rien manquer des trois séquences qui se succèdent à l'infini sur toutes les chaînes de télé du monde, comme un *Gif* infernal, un mantra satanique.

Séquence une : deux avions s'enfoncent dans les *Twin Towers* sur un fond de ciel bleu. Séquence deux : le quartier de Lower Manhattan s'écroule dans les gravats et la fumée. Séquence trois, clou du spectacle livré par les caméras de surveillance : des gens hébétés, fringués comme un lundi matin, sacoche de boulot à la main surgissent de partout dans le cadre. Tous courent pour échapper au nuage de cendres mortelles qui déboule sur eux en direct live. Ils courent droit devant sans réaliser que derrière, des centaines de poutres métalliques volent comme des allumettes.

LES AUTEURS :

Dani Frayssinet

Poète, performeur, traducteur de l'espagnol et du catalan, organisateur – dans le cadre de son association Poésie Corps Présent – de soirées poétiques où le texte rencontre l'image ou la musique, Dani Frayssinet se définit comme un activiste de la poésie.

<https://danifrayssinet.wixsite.com/dani-frayssinet>

Fabrice Marzuolo

D'abord il n'écrivait pas. Tout à coup, il s'est mis à écrire un peu. Pis beaucoup ; trop. Après, de moins en moins voire plus du tout. Plus tard, comme il parlait peu, l'idée saugrenue lui est venue d'écrire que quand il aurait des choses à dire. Avant, il a essayé de tourner sept fois tantôt un stylo, tantôt un clavier dans sa bouche.

Nadine Janssens

Nadine Janssens (Liège, 1965) a étudié l'histoire. Elle a travaillé : en radio, en Belgique, en Espagne, dans des domaines variés, comme modèle, femme de ménage, secrétaire, bibliothécaire ou traductrice. À l'heure actuelle, mis à part un travail alimentaire, elle continue à traduire des catalogues d'art en français ou en espagnol et à produire des documentaires sonores autour de l'histoire, la politique et la littérature.

Stéphane Blanchet

« A en croire le premier résultat Google, Stéphane Blanchet est un conseiller en management grisonnant. Il habite Lyon, est âgé de

50 ans, et affiche une tête à tondre la pelouse le dimanche à 7h du mat. Mais ce n'est pas moi. Moi, je suis Nantais et auteur. J'aime les pelouses bien hautes, mitées de trèfles, avec des pissenlits dedans. Le dimanche à 7h, je dors.

Alors quoi ?

Allais-je me battre avec M^ossieur le conseiller en management pour la propriété d'un nom de famille qui m'a valu tant de sobriquets douloureux durant l'enfance ? Dont celui d'une biquette célèbre ? Je te le laisse, mon blaze, Blanchette.

Je biaise.

Je m'invente des pseudos littéraires : Georges Beckett, Georges Procrastin... Je fais mon trou dans l'écriture. Je remporte des concours de nouvelles, même un au salon du livre de Paris, j'arrache quelques publications, je décroche un contrat d'auteur chez Évidence édition, j'en oublie presque mon concurrent Lyonnais... Quand ma mère me téléphone et demande :

— Pourquoi que t'écris pas sous ton vrai nom, mon chéri ? T'as honte ?

Le visage de mon homonyme lyonnais aux tempes grisonnantes, avec son sourire LinkedIn de gagnant de la tombola du comité d'entreprise, me revient comme un boomerang.

Il va tirer les larmes à ma mère, ce con.

Honte, moi ?

C'est ce qu'on va voir. Tremble Stéphane Blanchet, conseiller en management ; j'ai toujours haï ceux qui tondent le dimanche. Le VRAI Stéphane Blanchet, l'auteur, va reconquérir son patronyme et te piquer ta première place sur Google. Stéphane Blanchet, c'est MOI. Et tant pis si on me prend pour une chèvre, la fierté de mes pauvres parents vaut bien ça. »

Eléa Ma

Fille du désir, née en octobre 2016 d'une explosion sourde et foudroyante, Eléa Ma écrit en marchant ce qui traverse, déborde, fracasse et transporte. Pour comprendre aussi. Une araignée au plafond mais ça ne se voit pas tout de suite. Sa révolte est une flèche écarlate lancée sans répit vers la cible nuage. Et puis, il y a cette beauté ineffable, une esthétique du mouvement, du vivant en entier parce qu'il est teinté de chaos, de vulnérabilité... les mille mondes potentiels et l'envie furieuse de partager. Ce qui nous relie. <https://lamedecineduherisson.wordpress.com/>

Henri Ansbert

Henri Ansbert est né en 65, a croisé les livres de Bukowski et Fante au milieu des *eighties*, a essayé d'écrire à l'époque, a vécu en Afrique de l'Est, a fait du surf avant de s'exploser les genoux, a produit et réalisé des émissions de radio, a milité ici et là, et a enseigné à de nombreux gamins et adultes. Bien des années plus tard, il continue à enseigner, a repris l'écriture, s'est mis à la *surf guitar* sous le pseudo de Professor LongBoard et s'est décidé à enfin envoyer ses textes aux revues les plus décalées.

Son site web : <https://zoneintervention.wordpress.com>

Le Golvan

Écrit avec ses mains de la littérature exclusivement, chez les grands comme chez les petits (Flammarion, Sipayat...), incarnant ainsi la figure mythique du cachalot littéraire, qui sonde les profondeurs underground avant de refaire surface pour un bol d'air mainstream (mars !). Auteur de l'essai culte sur Pierre Repp, *bégayer, exister, écrire* (préfacé par Dany-Robert Dufour, s'il vous plaît).

<http://nicolas-legolvan.iggybook.com/fr/>

https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Nicolas_Le_Golvan

Caza

Illustrateur régulier des éditeurs français de SF et auteur de bandes dessinées (revues *Pilote*, *Métal Hurlant*, série *Le Monde d'Arkadi*). Coté cinéma, il a assuré la création graphique de *Gandahar* de René Laloux et scénarisé et dessiné *Les Enfants de la pluie* de Philippe Leclerc. Coté écriture, il a publié quelques nouvelles dans *Ténèbres*, *Bifrost* et deux recueils numériques chez Actu-SF. Plus récemment il a publié dans diverses anthologies et revues (*Arkuiris*, *Galaxies*).

<http://www.bdebookcaza.com/>

Jean-Pierre Védrines

Jean-Pierre Védrines est né le 28 janvier 1942 à Lunel (Hérault) où il habite. Poète et romancier, il dirige la revue littéraire *La main millénaire* qu'il a fondée en 2011. Par ailleurs, en quête de « personnages vivant à l'air libre », il construit patiemment dans les dédales de son atelier un univers secret – objet de ses rêves – fait d'encre, de collages, d'assemblages de divers matériaux trouvés au hasard de ses promenades.

jean.pierre.vedrines@cegetel.net

Witold Bolik

Spécialiste en rien, spiraliste en tout, Witold Bolik écrit de la musique et joue des textes. Il a conquis Broadway (en trois actes et douze pop-songs), lutté contre le stress du travail qui tue l'être humain (dans Bolik), fait ses adieux à la paranoïa (avec Tact), synthétisé des Aventures (pour Karton), participé à des tas d'assemblages (du plus bel effet), à quelques revues sorties ou non (trois et demie), et écroue/jouit de temps à autres sur le webzine *adecouvrirabsolument*. Il ne détesterait pas publier un livre un jour, car ça lui paraît une des manières les plus honorables, sinon faciles, de perdre son temps, ne pas gagner d'argent et se disputer avec tout le monde.

<http://simplicisme.blogspot.fr/>

Mârouf

Auteur, slameur et improvisateur, Mârouf est un poète qui déambule depuis près de vingt ans de l'oral à l'écrit, entre la page et la scène. Au sein du collectif LKDS, il co-écrit en 2008 le film *Versus*, plongée documentaire dans l'underground des *battles* Hip Hop de New-York à Paris.

De 2006 à 2012, Mârouf officie en tant que *MC* au sein du groupe Rue de l'Hagard, multipliant les concerts, dont des premières parties d'artistes tels que Rocé, Ekoué (La Rumeur), Z.E.P. (M.A.P.), ou encore Mademoiselle K.

Ancien contributeur de la revue *Cassandra/Horschamp*, il devient en 2015 rédacteur en chef de *Cris et Poésie*, webzine dédiée à la poésie, au *spoken word* et au slam.

Aujourd'hui, sans perdre de vue la scène, il approfondit sa démarche littéraire, nouvelles après nouvelles.

Louise Fonte

Louise Fonte pose ses cartons à Montpellier en 2017, sans regret pour les ciels brouillasseux vibrillonnants de particules fines des matins d'hiver sur le 11ème arrondissement de Paris. Montpellier, c'est un peu sa Côte Ouest, sa Californie. Elle rêve même de vivre au bord de l'eau, de faire du kite et d'avoir deux chiens. (Et c'est vrai qu'elle a meilleure mine). Ici, elle travaille sur une nouvelle expérience littéraire pop pour les smartphones qui s'appelle *Episod'in*. Louise Fonte a édité plusieurs nouvelles, chez *Squeeze* entre autre, chez aNTIDATA aussi. En 2017, elle a obtenu la bourse d'écriture numérique de Livre et Lecture Occitanie pour écrire un polar local de 30 épisodes *Les chroniques de la daurade*.

Rendez-vous au printemps 2019 pour le prochain numéro



Retrouvez nos appels à textes et toutes nos publications sur :

www.revuesqueeze.com



Directeur de publication : Lemon A
Relecture et correction : Pascale C.
Conception multimédia : Bérénice Belpaire
Maquette : Éfélyd
Couverture : Caza
Égérie : Quickie Squeezi

Publié par Squeeze, 3, place Bouschet de Bernard, 34070 Montpellier

ISSN : 2259 - 8014

ISBN : 979-10-92316-16-2

Dépôt légal : Janvier 2019

© Les auteurs et Squeeze

Avec le soutien de la Région Occitanie